
Histoires de loups-garous

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Histoires de loups-garous

Contes québécois du 19^{ème} siècle



BeQ

Histoires de loups-garous

Contes québécois du 19^e siècle

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 116 : version 1.6

En introduction aux *Contes vrais*¹ de Pamphile LeMay, les auteures recensent, dans le domaine littéraire québécois, sept histoires de loups-garous, que nous vous présentons ici.

« Devient loup-garou celui qui a manqué à ses devoirs religieux, négligé, par exemple, de faire ses pâques ; il sera libéré lorsqu'une blessure lui fera perdre quelques gouttes de sang. »

¹ Pamphile LeMay, *Contes vrais*. Les Presses de l'Université de Montréal, 1993. Édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve.

Wenceslas-Eugène Dick

Une histoire de loup-garou

C'était à Saint-François de l'île d'Orléans – l'île des Sorciers – un soir de novembre. Le *fricot* était terminé. Mais on ne se leva pas de table pour cela. L'inépuisable cruche fit encore une fois le recensement des convives, versant à chacun une dernière rasade de rhum.

Puis vinrent les histoires.

D'abord anodines et d'une gaieté fortement épicée, elles ne tardèrent pas à prendre une tournure plus en rapport avec la prédilection ordinaire des narrateurs et auditeurs. De drolatiques, elles devinrent sérieuses, puis extraordinaires, puis tout à fait lugubres.

Ce fut Antoine Bouet, l'huissier beau parleur, l'avocat du village, qui les amena sensiblement sur ce terrain, où il était chez lui.

Ambroise Campagna venait de terminer une histoire dans laquelle un *quêteux* avait jeté un

sort aux bêtes à cornes de son oncle, Baptiste Morency ; et, comme il était quelque peu esprit fort, ce Campagna, il n'avait pas manqué d'ajouter :

– Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais, pour moi, je trouve que tous ces contes-là, c'est des bêtises.

– Des bêtises ! interrompit vivement Antoine ; tu en parles bien à ton aise, Ambroise Campagna. Il pourrait bien t'en cuire, mon garçon, pour refuser ainsi de croire aux châtiments que le bon Dieu nous envoie par l'entremise de ses amis, les pauvres.

Il faut dire ici, entre parenthèse, que ce finaud d'Ambroise avait toujours le nom de Dieu à la bouche, bien qu'il fût moins croyant que n'importe qui.

– C'est vrai ! murmura-t-on, Ambroise aura *quelque chose*.

– Remarque, ami Ambroise, que je ne te le souhaite pas, au moins, reprit Antoine... Mais si jamais il t'arrivait comme à ce pauvre Jean

Plante, de l'Argentenay...

– Qu'est-ce qui est arrivé à Jean Plante ? demanda-t-on avec une curiosité inquiète.

– Voilà ! reprit solennement Antoine, tout fier d'avoir mis la puce à l'oreille de son auditoire et, se plaçant à califourchon sur une chaise, dans l'attitude du conteur qui se dispose à produire de l'effet.

– Si nous allumions avant de commencer ! fit observer une voix.

– Oui ! oui ! bourrons les pipes ! répondit-on de partout. Antoine est beau parleur et en a pour longtemps. D'ailleurs, on goûte mieux une histoire en *tirant une touche*.

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit.

Jean Plante, de l'Argentenay, dit-il, était comme Ambroise Campagna ; il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se

moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement : « Je voudrais en rencontrer un de vos revenants ou de vos loups-garous : c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière ! »

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais entendre sortir de la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !

– Ne va pas croire au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi... je parle en général.

Il faut vous dire, mes amis, que Jean Plante vivait alors – il y a de ça une trentaine d'années – dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de vingt arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas, pour lui aider à faire le plus gros de l'ouvrage. Mais, la nuit, il couchait tout seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean Plante, et qu'on aurait bien couru toute l'île d'Orléans pour trouver son pareil.

Il était, en outre de cela, pas mal ivrogne et colère en diable, quand il se trouvait *chaud* – ce qui lui arrivait six jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu’il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l’autre : le méchant homme était capable de vous flanquer des coups de la grande faux qu’on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu’un après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un *quêteux* se présenta au moulin et demanda la charité pour l’amour du bon Dieu.

– La charité ! fainéant !... Attends un peu, je te vas la faire, la charité ! cria Jean, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le *quêteux* ne dit pas mot ; mais il braqua sur le meunier une paire de z’yeux qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit lentement l’escalier et s’en alla.

Au pied de la côte du moulin, il rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d’avoine.

– La charité, pour l’amour du bon Dieu ?... demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

– Va au diable : j’ai pas le temps ! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l’heure, le *quêteux* ne souffla mot ; mais il étendit sa main sèche du côté du moulin et disparut au milieu des arbres.

* * *

Ici le narrateur fit une pause habile, pour exciter davantage la curiosité de son auditoire – lequel pourtant, suspendu aux lèvres d’Antoine, n’avait certes pas besoin de cet aiguillon.

Puis il secoua la cendre de sa pipe sur l’ongle de son pouce et reprit :

– Le *quêteux* n’avait pas plus tôt fait ce geste que, cric ! crac ! le moulin s’arrêta net.

Jean lâcha un juron et s’en fut voir ce qu’il y

avait. Mais il eut beau examiner la grand-roue, les petites roues d'engrenage, les courroies et tout le bataclan... il ne trouva rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas, non plus.

Il appela son frère :

– Hé ! Thomas !

– Ensuite ?

– Le moulin est arrêté.

– Je le vois bien.

– De quoi est-ce que ça dépend ?

– J'en sais rien.

– Comment !... T'en sais rien !... Mais c'est qu'il faut le savoir, mon gars.

– C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

– Ah ! ah ! c'est pas ton affaire !... On va voir ça, mon garçon. Rempoche-moi un peu d'avoine que tu viens de jeter dans la trémie : il y a des pierres dedans, je le gagerais.

– Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

– T’as pas la vue bonne aujourd’hui. Rempoche tout de suite, ou sinon...

– Viens-y donc pour voir ! répondit aigrement Thomas. Mais il n’eut pas plus tôt regardé les yeux gris, tout pleins d’étincelles, de son frère Jean, qu’il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous savez, on jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva bientôt à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, fit toutes les simagrées imaginables.

Rien.

– C’est pas mal drôle, tout de même, cette affaire-là... marmota-t-il entre ses dents : tout est correct, et cependant le moulin ne veut pas marcher.

– Je sais ce que c’est ! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

– Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

– C’est le maudit *quêteux* de tout à l’heure qui lui a jeté un sort.

– Cré bête ! tiens, voilà où je les loge, moi, les sorts, ricana Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla tomber sur les mains à dix pieds plus loin. Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

– Halte-là ! mon gars, dit-il : on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau.

Puis il sortit, en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace :

– Quand tu me reverras !...

* * *

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à

essayer de faire marcher son moulin. Mais, bernique ! la grand-roue faisait un tour, puis, crac ! la mécanique s'arrêtait net.

– On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant, *fêtons*, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire, que c'était un plaisir. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien qu'à minuit il était soûl comme une bourrique.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend ; mais, quand les jambes refusent de nous porter, il faut s'y prendre à plusieurs fois pour réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les pattes de derrière molles comme de la laine. Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa pailleasse.

Finalement il se fâcha.

– Ah ! ça ! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là, je me lance pour la

mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas son grabat qu'il atteignit : ce fut la porte de l'escalier, restée entrouverte.

Jean roula jusqu'en bas, comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle étoile.

Essayer de remonter ?... Impossible. Il fallut donc passer la nuit-là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paillasse.

Aussi, quoique soûl, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent du nord s'éleva, qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

– Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménagé que moi, vous soufflez ma chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et,

pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher. En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur la tête et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans.

Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose.

Des feux follets bleus, verts, livides, rouges, se mirent à danser sur le toit et à courir d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne au point qu'ils lui roussirent un peu la chevelure et la barbe.

Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux hérissés comme les poils d'un porc-épic.

Il essaya plusieurs fois de se relever, pour prendre sa course vers les maisons. Mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de cette nuit terrible avaient disparu.

Avec la clarté du soleil, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant il lui resta une certaine souleur, qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas aussitôt lampé deux ou trois bons verres de rhum, qu'il redevint *gouailleux* comme la veille et se mit à défier tous les revenants et les loups-garous de l'île de venir lui faire peur.

* * *

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcelé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine

appréhension. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente, son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin, – non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit.

Jean se flattait que la scène de la veille ne se renouvellerait plus et qu'il pouvait compter sur un bon *somme*.

Mais... ding ! ding ! comme le douzième tintement de l'horloge finissait de résonner, le tapage recommença. V'lan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... Puis des lamentations !... puis des gémissements de chaînes !... puis des éclats de rire,... des chuchotements,... des lueurs soudaines,... des souffles étranges qui se croisaient dans la chambre, – bref, un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa grande faux et, jurant comme un possédé, il

fureta dans toutes les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais – chose curieuse – quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu’il venait de quitter.

C’était à en devenir fou.

De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête : ce qui ne l’empêcha pas de grelotter de fièvre tout le reste de la nuit.

* * *

Cela dura ainsi pendant toute une semaine.

Le soir de la huitième journée – qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint – Jean veillait encore seul. Il n’avait pas été à la messe, sous prétexte qu’il *faisait trop mauvais*, aimant mieux passer son temps à *buvasser* et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors, le vent du nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine, qui durait depuis le matin.

Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété.

La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif son *lumignon* carbonisé.

Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

– Il ne sera pas dit que je céderai... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !... Non, non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !...

Jean ne bougea pas.

Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des verres de montres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit apparut.

Il s'assit sur son derrière, près du chambranle, et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se dévisagèrent comme ça, – le premier rempli d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second calme et menaçant.

À la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle, pour mieux voir...

La chandelle s'éteignit sous ses doigts.

Jean chercha vite le paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table...

Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et se mit à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des globes de feu, et il les tenait toujours attachés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean Plante, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

– C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant une allumette enflammée dans ses doigts.

Le grand chien s'était évanoui !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

– Ah ! ça ! dit-il, que diable faisais-tu donc là, à la noirceur ? Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondit pas. Il regardait Thomas, à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

– Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

– Tu le sais bien ! répondit durement Thomas. Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien, encore saignant.

– C'était donc toi ! murmura-t-il. Et, portant la main à son front, il éclata d'un rire lugubre. Jean Plante était fou !

Charles-Marie Ducharme

Boule de neige et loup-garou

I

Il y avait grand vacarme, un soir de décembre, chez le père Crédule, au village de Garouville.

La cuisine, pièce de réception par excellence, de l'humble chaumière du digne vétérán, était bondée de *veilleux*.

Les uns gesticulaient, les autres criaient, les vieux oubliaient de rallumer leurs pipes *culottées* et les jeunes, chose étonnante, faisaient fi des charmes incontestables de mademoiselle Olivette Crédule, jolie brunette de dix-sept printemps, et... le vrai portrait de son père !

Bref ! on se serait cru en vraie campagne électorale, si les mots « chasse-galerie » et « loup-garou », mille fois répétés, n'eussent prouvé qu'on était loin d'un engagement en règle entre bleus et rouges.

Au moment où je vous introduis dans ce milieu bruyant et superstitieux, le petit Sornet, le coq de la jeunesse de l'endroit, venait de faire entendre un *hum* particulier, signe caractéristique qu'il en savait plus long que ses voisins sur le thème de la discussion.

Aussitôt, silence complet sur toute la ligne, car on savait que le petit Sornet avait eu, dans le cours de l'après-midi, une entrevue avec le Dr Malin, l'Esculape du village, au sujet d'une aventure arrivée, la veille, au brave docteur, et qui n'était guère de nature à rassurer les peureux.

– C'est vrai comme vous m'entendez, commença le jeune héros, le docteur m'a dit comme ça – et il était d'un grand sérieux cet' fois, not' docteur, et il n'aurait pas ri pour ben de quoi :

« Il était bien minuit, je venais de soigner un malade en danger. En passant devant le pin fourchu, au bas de la colline à Grandpré, je vis soudain un petit homme noir sortir du creux de l'arbre, et prendre sa course vers le sommet de la colline. Je ne me serais guère occupé du

personnage, si je ne l'avais vu traîner à sa suite sur la neige, une queue, mais une queue... longue comme d'ici à demain. Il y avait longtemps que le petit homme noir avait disparu au haut de la colline, et la queue sortait, sortait toujours, en frétilant comme un anguille. Je crus voir le diable en personne, et, sans prendre le temps de mesurer cette queue phénoménale, je pris mes jambes et j'arrivai à la maison plus mort que vif. »

Encore une fois, c'est vrai comme vous m'entendez, et not' docteur l'a ben dit qu'il n'avait jamais conté une *mentrie*, de sa vie !

Cela devait être vrai, en effet, et tous en étaient convaincus, car le docteur était savant et peu crédule de sa nature, puis le petit Sornet n'était pas un gars ordinaire. Il possédait une mémoire de quatre. Il était loin de parler suivant les règles quand il conversait, mais quand il s'agissait de rapporter un discours, un sermon, il n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde, et il s'exprimait avec toute la netteté et la correction de langage de ceux qu'il avait entendus.

Garouville n'ayant pas de pasteur résidant, et ses habitants ne pouvant aller souvent à la messe au village voisin, vu leur éloignement, le petit Sornet s'installait dans la *barouche* du facteur rural, le samedi soir, et revenait le dimanche, à la brune, sur le même véhicule, après avoir entendu le sermon du curé qu'il s'empressait de répéter aussitôt textuellement à toute la population rassemblée dans l'une des maisons de la localité.

Les personnes qui avaient entendu le curé, le matin, et le petit Sornet, le soir, ne se faisaient aucun scrupule d'avouer que le sermon était identiquement le même, et qu'il n'y avait de différence que dans la personne du prédicateur.

Donc, il n'y avait pas à en douter, le bon docteur avait vu un personnage extraordinaire.

Était-ce le diable, ou bien un loup-garou doté d'une queue démesurée ? Les opinions étaient partagées, néanmoins, après mûre délibération, le loup-garou obtint finalement tous les suffrages, attendu que – style de notaire – le diable n'avait rien à gagner à exhiber ainsi gratuitement sa personne, et que, d'un autre côté, toute la famille

Sansfaçon en revenant un soir, de la noce, avait rencontré près du pin fourchu, Coquin, un luron qui avait été contraint de quitter le village, plusieurs années auparavant, à propos d'une peccadille quelconque.

L'obscurité avait été trop profonde, cette nuit-là, pour pouvoir distinguer la fameuse queue. Elle devait exister quand même, puisqu'on avait cru entendre un frôlement inaccoutumé dans les longues herbes bordant la route.

Coquin courait le loup-garou, cela sautait aux yeux, et il était du devoir de tout bon chrétien de le *délivrer* à tout prix. On était unanime là-dessus. Restait le choix des armes. Personne n'en avait, pourtant il en fallait coûte que coûte ! L'inspiration vint heureusement aux braves habitants de Garouville, sous la forme d'une vieille épée rouillée, suspendue à la muraille, relique des temps héroïques où l'aïeul du père Crédule s'était illustré en maintes occasions.

– Voilà Durandal, s'écria le petit Sornet, qui se rappelait une citation historique du curé voisin, et s'il faillît à l'honneur, nous saurons bien

improviser des armes !

– Oui, oui, répétèrent les autres, faisant chorus, nous improviserons des armes !

Ceci était bel et bien, mais il fallait compter avec l'imprévu. Aussi, avant de marcher au combat, chacun se munit-il d'une arme quelconque : celui-ci avait fixé une hache au bout d'une longue branche d'érable, celui-là avait attaché un grappin au bout d'une corde, puis, sous la conduite du père Crédule brandissant son épée légendaire, on était parti en colonne, dans la direction du pin fourchu, sur le refrain :

*Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.*

II

Le refrain roula rondement pendant quelque temps, mais plus on se rapprochait du champ de

bataille, plus les voix modifiaient leur diapason.

On était encore loin du pin fourchu, que plusieurs commençaient à rengainer leurs bravades, et regrettaient amèrement de s'être embarqués dans cette galère. Ils continuèrent à avancer néanmoins, faisant bonne contenance malgré leurs angoisses intérieures, mais à un détour du chemin, pan ! leurs résolutions belliqueuses se dissipèrent comme une fumée, et ils détalèrent avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, laissant le père Crédule, le petit Sornet et trois autres, tout ébahis de se trouver sans arrière-garde. Cette découverte faillit les mettre eux-mêmes en déroute, et ils se préparaient déjà à faire queue aux déserteurs, quand le respect humain vint heureusement à leur rescousse. Que dirait-on le lendemain, dans le village, s'ils revenaient sans avoir touché leur loup-garou ?

Ils poursuivirent donc leur route fort peu rassurés sur l'issue de leur campagne nocturne, et atteignirent, sans nouvelle alerte, le pin fourchu.

Crédule, le doyen de la bande, en capitaine émérite, embrassa d'un coup d'œil, les avantages

et les désavantages du terrain, puis assigna à chacun son poste et ses fonctions.

Il plaça le petit Sornet à droite de l'ouverture du pin, et lui recommanda de tenir son grappin prêt à toute éventualité. À José échet le poste à gauche de l'arbre, avec mission de happer le loup-garou au passage, avec sa corde à nœud coulant, tandis que ses deux autres compagnons se tiendraient par derrière pour lui prêter main-forte ; puis, au signal convenu, les nouveaux engins de guerre de nos Archimèdes en herbe, se mettraient en mouvement, et Coquin, à sa sortie de l'arbre, serait maîtrisé par le nœud coulant, le grappin empêcherait sa queue de frétiler, et le père Crédule avec son épée, opérerait la... délivrance !

Comme on le voit, son plan était savamment combiné.

Ainsi posté on attendit une longue heure.

Le vent qui gémissait dans les sombres rameaux, venait seul, par intervalles, rompre la monotonie de l'attente.

Nos braves en embuscade commençaient à s'ennuyer.

Enfin Crédule crut entendre un léger bruit dans la cavité de l'arbre.

– Attention, mes amis, dit-il tout bas, la danse va commencer !

À peine avait-il proféré ces paroles, que son attention fut attirée par un bruit insolite qui se produisait sur le sommet de la colline à Grand-pré.

On aurait dit la chute d'un corps ; cette chute fut suivie d'un craquement de broussailles, puis, un rayon de lune perçant soudain l'obscurité, découvrit aux sentinelles affolées, une masse grise descendant la pente de la colline, dans leur direction, avec une vitesse vertigineuse.

Déjà remplis d'effroi par l'alerte prématurée de Crédule, cette apparition mit le comble à leur terreur. On avait bien prévu le cas où le loup-garou sortirait de l'arbre, mais non celui où il bondirait vers eux comme un lion déchaîné.

La situation était intolérable, et sans plus

s'occuper de leur honneur en jeu : corde, grappin, branche d'érable, allèrent tomber pêle-mêle dans la neige, et sauve qui peut ! le père Crédule avec les autres.

La boule grise allait un train d'enfer, et le père Crédule, qui n'avait plus ses jambes de quinze ans, reçut bientôt un vigoureux croc-en-jambe, et alla s'étendre de tout son long dans la neige. Il y serait encore sans la peur qui le releva plus vite qu'il n'était tombé. Il prit de nouveau sa course, oubliant de lancer un cartel à celui qui avait surpris en traître un vétéran de 1812, et arriva à son logis, jurant, mais un peu tard, qu'il n'irait plus, de ses vieux jours, délivrer des loups-garous.

Il y eut bien des insomnies, cette nuit-là, à Garouville, et nos preux étaient loin d'y être étrangers. Moins maltraités, la plupart, que le père Crédule, ils n'en dormirent pas mieux, et l'aurore soulevait déjà son rideau rose, qu'ils croyaient encore apercevoir à leurs fenêtres, la silhouette d'un petit homme noir, les menaçant avec un rictus sinistre, de sa queue fabuleuse.

III

Malgré leur débandade, le grand jour retrouva nos héros de la veille sur le terrain de leurs exploits. Ils venaient recouvrer les objets perdus. On a beau avoir peur, l'intérêt ne s'avoue jamais vaincu.

Sornet trouva son grappin, le grand José son *lazzo*, et le père Crédule, qu'on n'espérait plus revoir en ce bas monde, ne trouva rien.

Le diable avait-il trouvé Durandal de son goût ?

Il fallait bien y croire, après les vaines perquisitions faites çà et là, dans la neige.

On allait renoncer à la partie.

– Oh ! le beau couteau ! dit tout-à-coup une voix enfantine non loin d'eux.

Chacun se retourna pour voir un bambin en extase devant une boule de neige colossale. Ils avaient été suivis à leur insu.

– Mon épée ! dit le père Crédule, en apercevant la pointe du prétendu couteau.

On s’approche de la boule, on palpe, on enlève la neige tout autour de la pointe acérée, plus de doute, c’était bien Durandal, et elle avait même transpercé la boule de neige de part en part.

Comment était-elle là ?

On ne devina rien, d’abord, tant la trouvaille avait été inattendue, mais le premier moment de surprise passé, le petit Sornet pouffa de rire et s’écria :

– Bravo ! le père Crédule n’a pas manqué son loup-garou !

Malgré la déconvenue de tous, un éclat de rire universel accueillit cette piquante sortie.

L’aventure en serait restée là, tant ceux qui y avaient pris part désiraient qu’elle demeurât cachée. On comptait sans l’enfance, qui est terrible, et ne connaît point de secrets, aussi le soir, grâce au bambin au couteau, l’histoire de la mystification était-elle répandue par tout le village, et on ne parlait que des chevaliers sans

peur et sans reproche qui délivraient leurs loups-garous en perforant des boules de neige !

IV

La présence de la boule, en ces parages, s'expliquait assez facilement.

Il y avait eu un léger dégel, la veille, et la neige étant devenue malléable, les gamins de Garouville en avaient profité pour ériger au sommet de la colline dominant le pin fourchu, un énorme bonhomme de neige, avec une bedaine à rendre jaloux tout avocat bien posé.

À l'heure où Crédule et ses compagnons faisaient le quart auprès de leur arbre, un coup de vent ayant ébranlé le chef-d'œuvre des bambins, le nouveau colosse avait pivoté sur ses bases, puis, rencontrant la pente de la colline, il avait roulé avec une vitesse inouïe dans leur direction, et sans prendre la peine de constater l'identité du volumineux personnage – ce ne pouvait être que le diable en costume de nuit – ils avaient

décampé sans se faire prier, pas assez vite, cependant, pour empêcher la boule de frapper le père Crédule, en passant, et de le gratifier d'un billet de parterre en échange de l'épée de son aïeul, dont il n'avait pas encore osé se départir.

Il paraît que depuis cette aventure héroï-comique, on ne croit plus aux loups-garous à Garouville.

C'est bien le moins.

Quand au Dr. Malin il rit encore de l'issue drolatique de sa campagne contre la superstition populaire.

Si les crédules s'assuraient toujours de la taille et du physique des loups-garous et des fantômes qu'ils évoquent sans cesse dans leurs récits au coin du feu, ils verraient à l'instant, que l'objet de leurs insomnies répétées, n'est après tout, qu'une boule de neige en promenade ou qu'un équivalent *ejusdem farinae*.

Honoré Beaugrand

Le loup-garou

– Oui ! Vous êtes tous des fins-fins, les avocats de Montréal, pour vous moquer des loups-garous. Il est vrai que le diable ne fait pas tant de cérémonies avec vous autres et qu’il est si sûr de son affaire, qu’il n’a pas besoin de vous faire courir la prétentaine pour vous attraper par le chignon du cou, à l’heure qui lui conviendrai.

– Voyons, père Brindamour, ne vous fâchez pas, et si vous avez vu des loups-garous, racontez-nous ça.

C’était pendant la dernière lutte électorale de Richelieu, entre Bruneau et Morgan, dans une salle du comité du Pot-au-beurre, en bas de Sorel. Les cabaleurs révisaient les listes et faisaient des cours d’économie politique aux badauds qui prétendaient s’intéresser à leurs arguments, pour attraper de temps en temps, un p’tit coup de whisky blanc à la santé de monsieur Morgan.

Dans une salle basse, remplie de fumée, assis sur des bancs grossiers autour d'une table de bois de sapin brut, vingt-cinq à trente gaillards des alentours causaient politique sous la haute direction d'un étudiant en droit qui pontifiait, flanqué de quatre ou cinq exemplaires du Hansard et des derniers livres bleus des ministères d'Ottawa.

Le père Pierriche Brindamour en était rendu au paroxysme d'un enthousiasme échevelé et criait comme un possédé :

– Hourrah pour monsieur Morgan ! et que le diable emporte tous les rouges de Sorel ; c'est une bande de coureux de loups-garous.

Un éclat de rire formidable accueillit cette frasque du père Pierriche et comme on le savait bavard, à ses heures d'enthousiasme, on résolut de le faire causer.

– Des coureux de loup-garou ! Allons donc M. Brindamour, est-ce que vous croyez encore à ces blagues-là, dans le rang du Pot-au-beurre.

C'est alors que le vieillard riposta en

s'attaquant au manque de vertu et d'orthodoxie des avocats en général et de ceux de Montréal en particulier.

– Ah ben oui ! vous êtes tous pareils, vous autres, les avocats, et si je vous demandais seulement ce que c'est qu'un loup-garou, vous seriez ben en peine de me le dire. Quand je dis que tous les rouges de Sorel courent le loup-garou, c'est une manière de parler, car vous devriez savoir qu'il faut avoir passé sept ans sans aller à confesse, pour que le diable puisse s'emparer d'un homme et lui faire pousser du poil en dedans.

« Je suppose que vous ne savez même pas qu'un homme qui court le loup-garou a la couenne comme une peau de loup revirée à l'envers, avec le poil en dedans. Un sauvage de St-François connaît ça, mais un avocat de Montréal ça peut bavasser sur la politique, mais en dehors de ça, faut pas lui demander grand-chose sur les choses sérieuses et sur ce qui concerne les habitants.

– C'est vrai, répondirent quelques farceurs qui

se rangeaient avec le père Pierriche, contre l'avocat en herbe.

– Oui ! tout ça, c'est très bien, riposta l'étudiant, dans le but de pousser Pierriche à bout, mais ça n'est pas une véritable histoire de loup-garou. En avez-vous jamais vu, vous, un loup-garou, M. Brindamour ? C'est cela que je voudrais savoir.

– Oui, j'en ai vu un loup-garou, pas un seul, mais vingt-cinq, et si je vous rencontrais seulement sur le bord d'un fossé, dans une talle de hart-rouge après neuf heures du soir, je gagerais que vous auriez le poil aussi long qu'un loup, vous qui parlez, car ça vous embêterait ben de me montrer votre billet de confession. Le plus que ça pourrait être ce serait un mauvais billet de pâques de renard. Ah ! on vous connaît les gens de Montréal. Faut pas venir nous pousser des pointes, parce que vous êtes plus éduqués que nous autres.

– Oui, oui, tout ça c'est bien beau, mais c'est pour nous endormir que vous blaguez comme ça. Allez dire ça aux gens de Bruneau. Ce qui me

faut à moi c'est des preuves, et si vous savez une histoire de loup-garou, racontez-la, car on va finir par croire que vous n'en savez pas et que vous voulez vous moquer de nous autres.

– Oui-da ! oui. Eh ben j'en ai une histoire et je vas vous la conter, mais à une condition : vous allez nous faire servir un gallon de whisky d'élection pour que nous buvions à la santé de monsieur Morgan, notre candidat.

La proposition fut agréée et le p'tit lait électoral fut versé à la ronde, haussant d'un cran l'enthousiasme déjà surchauffé de cet auditoire désintéressé !

Et après avoir constaté qu'il ne restait plus une goutte de liquide au fond de la mesure d'un gallon qu'on avait placé sur une pile de littérature électorale, au beau milieu de la table, Pierriche Brindamour prit la parole.

* * *

C'est pas pour un verre de whisky du

gouvernement que je voudrais vous conter une menterie. Il me faudrait quelque chose de plus sérieux que ça pour que je me mette en conscience en temps d'élection. Les gros bonnets se vendent trop cher à Ottawa comme à Québec, pour que les gens du comté de Sorel passent pour gâter les prix. Je vous dirai donc la vérité et rien que la vérité, comme on dit à la cour de Sorel quand on est appelé comme témoin. Pour des loups-garous, j'en ai vu assez pour faire un régiment, dans mon jeune temps lorsque je naviguais l'été à bord des bateaux et que je faisais la pêche au petit poisson, l'hiver, aux chenaux des Trois-Rivières ; mais je vous le dirai bien que j'en ai jamais délivrés. J'avais bien douze ou treize ans et j'étais *cook* à bord d'un chaland avec mon défunt père qui était capitaine. C'était le jour de la Toussaint et nous montions de Québec avec une cargaison de charbon, par une grande brise de nord-est. Nous avons dépassé le lac St-Pierre et sur les huit heures du soir nous nous trouvions à la tête du lac. Il faisait noir comme le loup et il brumassait même un peu, ce qui nous empêchait de bien distinguer le

phare de l'île de Grâce. J'étais de vigie à l'avant et mon défunt père était à la barre. Vous savez que l'entrée du chenal n'est pas large et qu'il faut ouvrir l'œil pour ne pas s'échouer. Il faisait une bonne brise et nous avions pris notre perroquet et notre hunier, ce qui ne nous empêchait pas de monter grand train sur notre grande voile. Tout à coup le temps parut s'éclaircir et nous aperçûmes sur la rive de l'île de Grâce que nous rasions en montant, un grand feu de sapinages autour duquel dansaient une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons. Des ricanements terribles arrivaient jusqu'à nous et on pouvait apercevoir vaguement le corps d'un homme couché par terre et que quelques maudits étaient en train de découper pour en faire un fricot. C'était une ronde de loups-garous que le diable avait réunis pour leur faire boire du sang de chrétien et leur faire manger de la viande fraîche. Je courus à l'arrière pour attirer l'attention de mon défunt père et de Baptiste Lafleur, le matelot qui naviguait avec nous, mais qui n'était pas de quart à ce moment-là. Ils avaient déjà aperçu le

pique-nique des loups-garous. Baptiste avait pris la barre et mon défunt père était en train de charger son fusil pour tirer sur les possédés qui continuaient à crier comme des perdus en sautant en rond autour du feu. Il fallait se dépêcher car le bateau filait bon train devant le nord-est.

– Vite ! Pierriche, vite ! donne-moi la branche de rameau bénit, qu’il y a à la tête de mon lit, dans la cabine. Tu trouveras aussi un trèfle à quatre feuilles dans un livre de prières, et puis prends deux balles et sauce-les dans l’eau bénite. Vite, dépêche-toi !

Je trouvai bien le rameau bénit, mais je ne pus mettre la main sur le trèfle à quatre feuilles et dans ma précipitation je renversai le petit bénitier sans pouvoir saucer les balles dedans.

Mon père pulvérisa le rameau sec entre ses doigts, et s’en servit pour bourrer son fusil, mais je n’osai lui avouer que le trèfle à quatre feuilles n’était pas là et que les balles n’avaient pas été mouillées dans l’eau bénite. Il mit les deux balles dans le canon, fit un grand signe de croix et visa dans le tas de mécréants.

Le coup partit, mais c'est comme s'il avait chargé son fusil avec des pois, et les loups-garous continuèrent à danser et à ricaner, en nous montrant du doigt.

– Les maudits ! dit mon défunt père, je vais essayer encore une fois.

Et il rechargea son fusil et en guise de balle il fourra son chapelet dans le canon.

Et paf !

Cette fois le coup avait porté ! Le feu s'éteignit sur la rive et les loups-garous s'enfuirent dans les bois en poussant des cris à faire frémir un cabaleur d'élections.

Les graines du chapelet les avaient évidemment rendu malades et les avaient dispersés, mais comme c'était un chapelet neuf qui n'avait pas encore été béni, mon défunt père était d'opinion qu'il n'avait pas réussi à les délivrer et qu'ils iraient sans doute continuer leur sabbat sur un autre point de l'île.

Ce qui avait empêchée le premier coup de porter, c'est que le fusil n'avait pas été bourré

avec le trèfle à quatre feuilles et que les balles n'avaient pas été plongées dans l'eau bénite.

– Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça, M. l'avocat. J'en ai-t-y vu des loups-garous ? continua Pierriche Brindamour.

– Oui ! l'histoire n'est pas mauvaise, mais je trouve que vous les avez vus un peu de loin et qu'il y a bien longtemps de ça. Si la chose s'était passée l'automne dernier, je croirais que ce sont les membres du Club de pêche de Phaneuf et de Joe Riendeau de Montréal que vous avez aperçus sur l'île de Grâce en train de courir la galipote. Vous avez dit vous-même que tous les rouges étaient des coureux de loup-garou et vous savez bien, M. Brindamour, qu'il n'y a pas de bleus dans ce club-là !

– Ah ! vous vous moquez de mon histoire et vous vous imaginez sans doute que c'était en temps d'élection et que j'avais pris un coup de trop du whisky du candidat de ce temps-là. Eh bien ! arrêtez un peu, je n'ai pas fini et j'en ai une autre que mon défunt père m'a racontée, ce soir-là, en montant à Montréal à bord de son bateau.

C'est une histoire qui lui est arrivée à lui-même et je vous avertis d'avance que je me fâcherai un peu sérieusement si vous faites seulement semblant d'en douter.

Mon défunt père, dans son jeune temps, faisait la chasse avec les sauvages de St-François dans le haut du St-Maurice et dans le pays de la Matawan. C'était un luron qui n'avait pas froid aux yeux et entre nous, j'peux bien vous dire qu'il n'haïssait pas les sauvagesses. Le curé de la mission des Abénakis l'avait averti deux ou trois fois de bien prendre garde à lui, car les sauvages pourraient lui faire un mauvais parti, s'ils l'attrapaient à rôder autour de leurs cabanes. Mais les coureurs des bois de ce temps-là ne craignaient pas grand-chose et ma foi, vous autres, les godelureaux de Montréal, vous savez bien qu'il faut que jeunesse se passe. Mon défunt père était donc parti pour aller faire la chasse au castor, au rat musqué et au carcajou dans le haut du St-Maurice. Une fois rendu là, il avait campé avec les Abénakis, et sa cabane de sapinages était à peine couverte de neige qu'il avait déjà jeté l'œil sur une belle sauvagesse qui avait suivi son

père à la chasse. C'était une belle fille, une belle ! mais elle passait pour être sorcière dans la tribu et elle se faisait craindre de tous les chasseurs du camp qui n'osaient l'approcher. Mon défunt père qui était un brave se piqua au jeu et comme il parlait couramment sauvage, il commença à conter fleurette à la sauvagesse. Le père de la belle faisait des absences de deux ou trois jours pour aller tendre ses pièges et ses attrapes, et pendant ce temps-là, les choses allaient rondement. Il faut vous dire que la sauvagesse était une v'limeuse de païenne qui n'allait jamais à l'église de St-François et on prétendait même qu'elle n'avait jamais été baptisée. Pas besoin de vous dire tout au long comment les choses se passèrent, mais mon défunt père finit par obtenir un rendez-vous, à quelques arpents du camp, sur le coup de minuit d'un dimanche au soir.

Il trouva bien l'heure un peu singulière et le jour un peu suspect, mais quand on est amoureux on passe par dessus bien des choses. Il se rendit donc à l'endroit désigné peu avant l'heure et il fumait tranquillement sa pipe pour prendre patience, lorsqu'il entendit du bruit dans la

fardoche. Il s'imagina que c'était sa sauvagesse qui s'approchait, mais il changea bientôt d'idée en apercevant deux yeux qui brillaient comme des *fi-follets* et qui le fixaient d'une manière étrange. Il crut d'abord que c'était un chat sauvage ou un carcajou, et il eut juste le temps d'épauler son fusil qu'il ne quittait jamais et d'envoyer une balle entre les deux yeux de l'animal qui s'avavançait en rampant dans la neige et sous les broussailles. Mais il avait manqué son coup et avant qu'il eut le temps de se garer, la bête était sur lui, dressée sur ses pattes de derrière et tâchant de l'entourer avec ses pattes de devant. C'était un loup, mais un loup immense, comme mon défunt père n'en avait jamais vu. Il sortit son couteau de chasse et l'idée lui vint qu'il avait affaire à un loup-garou. Il savait que la seule manière de se débarrasser de ces maudites bêtes-là, c'était de leur tirer du sang en leur faisant une blessure, dans le front, en forme de croix. C'est ce qu'il tenta de faire, mais le loup-garou se défendait comme un damné qu'il était, et mon défunt père essaya vainement de lui plonger son couteau dans le corps puisqu'il ne pouvait pas

parvenir à le délivrer. Mais la pointe du couteau pliait chaque fois comme s'il eut frappé dans un côté de cuir à semelle. La lutte se prolongeait et devenait terrible et dangereuse. Le loup-garou déchirait les flancs de mon défunt père avec ses longues griffes lorsque celui-ci, d'un coup de son couteau qui coupait comme un rasoir, réussit à lui enlever une patte de devant. La bête poussa un hurlement qui ressemblait au cri d'une femme qu'on égorge et disparut dans la forêt. Mon défunt père n'osa pas la poursuivre, mais il mit la patte dans son sac et rentra au camp pour panser ses blessures qui, bien que douloureuses, ne présentaient cependant aucun danger. Le lendemain lorsqu'il s'informa de la sauvagesse, il apprit qu'elle était partie, pendant la nuit, avec son père, et personne ne connaissait la route qu'ils avaient prise. Mais jugez de l'étonnement de mon défunt père, lorsqu'en fouillant dans son sac pour y chercher une patte de loup, il y trouva une main de sauvagesse, coupée juste au dessus du poignet. C'était tout bonnement la main de la coquine qui s'était transformée en loup-garou pour boire son sang et l'envoyer chez le diable

sans lui donner seulement le temps de faire un acte de contrition. Mon père ne parla pas de la chose aux sauvages du camp, mais son premier soin, en descendant à St-François, le printemps suivant, fut de s'informer de la sauvagesse qui était revenue au village, prétendant avoir perdu la main droite dans un piège à carcajou. La scélérate était disparue et courait probablement le farfadet parmi les renégats de sa tribu.

– Voilà mon histoire, monsieur l'incrédule, termina le père Pierriche, et je vous assure qu'elle est diablement plus vraie que tout ce que vous venez nous raconter à propos de Lector Langevin, de monsieur Morgan et de p'tit Baptiste Guèvremont. Tâchez seulement de vous délivrer de Bruneau comme mon défunt père s'est délivré de la sauvagesse, mais, s'il faut en croire Baptiste Rouillard qui cabale de l'autre côté, j'ai bien peur que les rouges nous fassent tous courir le loup-garou, le soir de l'élection. En attendant prenons un aut' coup à la santé de notre candidat et allons nous coucher, chacun chez nous.

Louvigny de Montigny

Une histoire de loup-garou

– J’sus pas histoireux, non, vous savez que j’sus pas histoireux, répétait le chasseur Jos. Noël, chaque fois qu’il était sollicité de raconter quelques-unes de ses aventures qu’il rapportait volontiers après s’être fait prier un brin, et qu’il exagérait invariablement à chaque répétition. De sorte que ses histoires étaient devenues fameuses et que les étrangers se faisaient un régal de les entendre de sa bouche. Et le remarquable, c’est que gascon comme à peu près tous les voyageurs canadiens, il finissait par se convaincre de la vraisemblance de ces souvenirs dont l’évocation lui mettait dans la voix un frisson qui ne manquait pas d’émouvoir aussi ses auditeurs.

Jos. Noël, c’est le braconnier terrible, chassant également au poil, à la plume, et aussi adroit à dépister le gibier que les gardes-chasse. Les paysans, plus attachés à la terre, l’appellent avec

mépris et tout bas « un métis, comme qui dirait un commencement de sauvage. » Ce qualificatif l'humilie cependant, car Jos. Noël s'estime « pire qu'un sauvage. » Aussi est-il ravissant de le voir rentrer d'une expédition où il a pu « faire cheniquer » les Algonquins qui braconnent comme lui dans la région du lac Thérien.

Notre homme vit en effet pauvrement, si l'on veut, mais librement, à la façon des oiseaux. Il a son nid – sa mesure – sur le rivage du lac qui étend soyeusement sa nappe sur les cantons de Preston et de Gagnon, cet immense élargissement de la rivière Petite-Nation que les colons continuent de nommer Lac-Long, bien qu'il ait reçu, il y a quelques années, le nom du premier pionnier de ce territoire, le vénérable abbé Amédée Thérien.

Puisque nous y sommes, notons donc en passant l'idée qu'ont eue des gens de raison d'émailler le martyrologue géographique qu'est notre province de Québec, par des dénominations signifiant enfin quelque chose. Et souhaitons voir bientôt les noms de nos législateurs, de nos

poètes et de nos philanthropes s'appliquer à ces nappes d'eau majestueuses, à ces caps altiers, à ces monuments impérissables qui s'affichent aujourd'hui lacs Tortu, Rond, Long, Bossu, et montagnes Plate, en Équerre ou Carrée. Encore que ces appellations baroques n'ont pas toujours la justesse de celles que Jos. Noël donne aux différents points de sa réserve. Quand il appelle une montagne Chevreuil, c'est qui s'y trouve quelques familles ruminant, paisibles, dans la chênaie ou dans l'érablière, mais condamnées par lui à mort, sans espoir de commutation. Quand il nomme un lac Castor, c'est qu'il s'y multiplie quelques castes de ces rongeurs dont la peau est vendue d'avance.

Mais là où Jos. Noël est superbe, c'est à l'arrivée en son domaine de sportsmen qui se confient à lui pour faire un bon coup de feu. Il se plaît alors à dévoiler ses cachettes, à indiquer ses « ravages » de chevreuils, ses « débarcadères » de loutres et ses « battues » de visons, soucieux seulement de faire porter son nom de grand chasseur à Montréal ou à Ottawa qui lui semblent la métropole et la capitale de l'univers. Au

demeurant, Jos. Noël est suffisamment assuré qu'avec toutes leurs armes à répétition les citadins ne feront pas beaucoup de mal à ses bêtes.

Chaque été, avec quelques camarades, j'allais rater quelques belles pièces de gibier dans le domaine de Jos. Noël. Nous le louions pour nous guider, pendant les vacances du temps passé et déjà loin : ces années que je regrette assurément pour leurs soixante jours de liberté franche, mais pas du tout à cause de l'internement de dix mois qu'il nous fallait subir sous prétexte de nous instruire et qui nous faisait soupirer comme à l'attente d'un héritage après la sortie du collège.

Par un de ces divins crépuscules de juillet, nous revenions d'un campement à l'embouchure du lac Poisson-Blanc où nous étions allés forcer une pauvre biche que nous ramenions victorieusement dans le canot, avec certaines autres dépouilles opimes et nos chiens haletants après une journée de course folle. Fatigués nous aussi de deux heures d'aviron, nous mîmes une sourdine à notre gaieté lorsqu'il s'agit de faire le

portage de cinq milles qui nous séparait du lac Thérien, et que nous devions cependant accomplir pour atteindre nos quartiers, à la station Duhamel. Aussi, proposa-t-on, ayant enfin pris terre, de dresser la tente sur la berge et d'attendre le lendemain pour faire le portage. Au reste, la marche devait être délicate à entreprendre par une belle aurore d'été.

– I'mouillerait à boire deboute, prononça vivement Jos. Noël, i' ventrait à m'dévisser la tête de d'sus les épaules, i' ferait un temps à m'vendre au iable que jamais j'passerai la nuit su' c'chemin-cite.

– Et pourquoi ça ?

– Pourquoi ?... Pourquoi ?... Tenez, j'sus pas histoireux, j'pas d'affaire à vous dire pourquoi ; mais croyez-moué qu'on a autant d'acquêt à continuer not' bouche jusqu'au bout.

Et ayant en un clin d'œil fait tourner le canot sur ses épaules, le guide cria : Ever up ! – ce qui, dans sa langue hétéroclite, invitait à se mettre en route. Il allait même partir lorsque nous lui demandâmes de donner au moins des explications

ayant la vertu de nous faire oublier la fatigue de nos jambes et de nos bras.

– Eh ben, v'là ! L'loup-garou ravaude toutes les nuits par icite et j'ai pas envie de l'rencontrer encore une fois.

– Tiens, tiens, l'ami Jos. Noël qui a vu le loup-garou. Elle est inattendue, celle-là, et faut nous dire comment cela s'est fait.

– J'sus pas histoireux, mais puisque vous voulez pas vous décider à partir, écoutez ben et escusez-là.

Remettant alors son canot sur la touffe d'aulnettes verdissant le rivage, Jos. Noël alluma sa pipe et commença d'une voix tremblotante qui enleva tout doute sur sa sincérité :

– Vous allez voir, à un mille et quèques parches d'icite, le creek Doré qui servait à la drave des Edwards, y' a sept ou huit ans. C'est su' c'creek que j'ai blanchi plus que j'blanchirai pas dans toute ma vie.

C'était su' la fin d'février. J'venais d'déouacher un ours tout justement au lac

Vaseux, à la décharge du Poisson-Blanc, d'ous qu'on d'sort. C'était une fantaisie qui avait pris à un big bug d'Bytown d'avoir une peau d'ours, et j'étais allé li qu'ri, à la raquette, pendant qui s'soulait au village.

J'trouve mon dormeux dans sa ouache, j'l'assomme et l'emmène dans ma traîne. Le long du ch'min, mon chien Boulé fait lever un buck qui passe dret devant mon fusil. J'le caboche, au vol, et pis l'entraîne avec l'autre.

Mais on a beau avoir la patte alarte, on traverse point l'Poisson-Blanc et pis on le r'traverse pas en criant ciseau. C'qui fait qu'on arrivait su la breunante quand j'lâchai l'lac pour prendre le portage, en plein ous qu'on est dans l'moment d'à c'te heure.

La noirceur timbe tout d'un coup ; l'temps s'brumasse, s'pesantise et i' commence à neiger, à mouiller, pis au bout d'une minute i' timbait pus inque d'la pluie, à siaux.

Comme j'voulais pas rester su' la route, à pas plus d'huit milles de chez nous, j'poigne mes jambes et j'me mets à marcher, mais au bout d'un

mille, ça marchait pus, pantoute. Ça calait comme une swamp, la traîne collait à terre, j'étais trempé comme an' lavette et au bout d'mon respire.

Allons, Seigneur ! quoi faire ! Ça a l'air pas mal ch'nu d'rester en chemin... D'un autre côté, j'voulais pas m'en aller allège à la maison et laisser mes deux animaux dans l'bois ousque les loups ou les renards les auraient étripés. J'avais peur itou de c'sauvage de Tanascon, de c'trigaudeux qui passe son temps à ravauder pour faire des canailleries.

Pis j'pense aussi tout d'un coup qu'on s'trouvait faire su' l'Mardi Gras et qu'il allait y avoir du fun avec queque chose à boire au village... J'me rattelle, mais ça pouvait plus avancer. Toujours qu'pour lorse j'gagne l'vieux chanquier, qui avait été abandonné l'printemps d'avant, pour passer la nuit à l'abri, ou tant seulement me r'niper un p'tit brin et attendre qu'la pluie soit passée. Mais vous savez si c'est d'meure, ces pluies d'hiver : quand ça commence, ça finit pus.

J'fume trois, quatre pipes en faisant sécher

mes hardes contre la cambuse ousque j'avais allumé une bonne attisée après avoir eu une misère de cheval maigre pour trouver des écopeaux sèches. Et comme j'étais à moqué mort d'éreintement et que j'cognais des clous d'six pouces et demi, j'me résine donc, en sacraillant ben un peu, à passer la nuit dans un chanquier.

J'accote la porte avec une bonne bûche, j'étends quéques branches de cèdre su l'bed qu'les hommes du chanquier avaient laissé correct, j'plie mon capot d'sus, j'snob mon fusil à la tête, et dors garçon !...

Ben sûr plusieurs heures plus tard, – parce que l'feu était éteint, – mon chien Boulé, qui s'était couché avec moué, m'réveille en grognant... J'écoute et ça rôdait autour du chanquier. J'entendais rouler les quarts vides qui avaient été laissés là par les raftmen, comme si quéque finfin avait essayé d'faire des belles gestes avec... Et pis les marchements s'approchent, et tout au ras d'la porte, j'entends un tas de r'niflages avec des grognements d'ours. J'compte ben qu'c'est pas la peine d'vous dire si i' faisait noir, en grand, dans

not' sacrée cabane pas d'feu, par c'te nuit mouillée.

J'me dis : C'est drôle qu'un ours ait sorti de sa ouache de c'temps-cite ; mais l'crapet a p't'être ben cru que c'était l'printemps, rapport à la pluie, et fatigué de se licher la patte, i'aurait aussi ben voulu recommencer à manger pour tout de bon. Toujours que j'm'assis su l'bed, j'décroche mon tisonnier, j'y rentre deux balles par-dessus la charge de posses qu'i avait déjà et j'me dis qu'si l'vingueux venait roffer trop proche, j'y vrillerais un pruneau qui y ferait changer les idées.

J'me disais : J'voué rien, c'est ben clair, mais si l'ours rentre dans l'chanquier ousqu'i' sent son pareil et pis l'chevreux mort, i' pourra pas faire autrement que d'faire canter la porte et j'watcherai l'moment d'le garrocher.

Ben, j'avais pas aussitôt dit ça qu'l'animal était entré dans la cabane sans qu'la porte eusse canté d'une ligne.

Ça bite le iable ! que j'dis. Et j'étais ben sûr qu'i' étais rentré, par c'qu'i marchait en faisant craquer l'plancher comme si un animal de deux

cents se s'rait promené su' l'side walk...

La peur, ça m'connaît pas, mais j'vous persuade qu'j'aurais une tapée mieux aimé m'voir à danser quelque rigodon d'Mardi Gras et à passer la diche avec mes voisins du lac Long.

Pis, c'était d'voir mon Boulé ; lui qu'i' aurait pas kické d's'engueuler avec un cocodrile enragé, le v'là qui s'racotille, qui s'colle su moué, la queue entour les jambes, et si débiscaillé qu'i' devait pus avoir formance de chien en toute.

J'le poigne pour tâcher d'le sacrer en bas, d'le soukser, pas d'affaire. I's'grippe après moué, et s'met à siller comme un chien qu'i' aurait attrapé l'aspe et qu'i' aurait senti sa mort.

Tandis c'temps-là, l'animal qui tournaillait dans la place, nous avait aperçus, et j'me trouve tout d'un coup face à face avec une paire de z'yeux d'flames, qui remuaient, tenez, pareils à des trous d'feu dans une couverte de laine ; c'était pas des yeux d'ours, c'est moué qui vous l'dis. Le v'là qui s'met à grogner, pis à rire, pis à brailler, pis à s'rouler su' l'dos, à planter l'chêne, à swingner qui timbe dans son jack. I' achevait

pus d'culbuter, l'maudit.

Débarque donc, véreux d'chien, que j'dis à Boulé. Mais i'était collé au bed, i' tremblait comme une feuille avec pus une coppe de cœur...

Vous pensez qu'j'étais pas gros, moué non plus, avec c'te gibier dans c'te noirceur d'enfer... J'avais les cheveux dret su' la tête ; l'eau m'coulait dans l'dos et même que j'me tenais la gueule pour empêcher mes dents d'faire du train...

À la fin, y'a un sacré boute, que j'dis. J'griffe mon fusil et j'vise l'animal dans ses yeux de feu : V'lan ! L'coup part pas... Ah ben, ça y est, c'est l'iable qui nous a ensorcelés. Mais avant d'me laisser emporter tout rond par le gripet, j'voulais au moins essayer l'aut'coup, et pour pas l'manquer, j'attends que l'animal arrive au ras moué.

Comme si i'avait diviné mon idée, le v'là qui arrive aussitôt... Ah ! mon blasphème ! que j'dis, puisque t'en veux, poigne-le. Et, mes vieux, c'coup-là partit en faisant un éclair qui m'fit voir une bête effrayante avec un corps d'ours, une

grande queue et haut su pattes comme un veau.

Mais aussitôt l'éclair passé, v'la-t-i pas que j'entends appeler mon nom, oui : Jos. Noël ! Jos. Noël ! et par une voix que j'connaissais d'puis des années, par Ti-Toine Tourteau.

Là, j'vous l'dis, j'ai eu peur, un peu croche. Et, ma foi d'gueux ! j'aurais aimé mieux m'voir entouré d'une gang de chats tigrés en furie que d'me savoir face à face avec c'pendard, c'vendu au mistigris, c't'étripeur d'poules noires, c'te chasseur de galeries... c'te tout c'que vous voudrez d'maudit. On rencontre pas des églises à tous les pas dans l'bois et pis on n'a pas toujours le temps d'faire ses dévotions *all right* ; mais j'vous dis que c'pendard-là nous escandalisait tous et qu'pas un chrétien voulait y parler sans avoir quéque médaille bénite dans l'gousset : un sacreur qui faisait lever les poêles... c'est bien simple, un sorcier qui méritait d'être cruxifié su' un poteau de télégraphe.

C'était lui, l'possédé, qui m'parlait, sûr comme vous êtes là, avec un' voix d'mourant :

– Tu m'as tué, Jos. Noël, tu m'as tué, mon

Dieu, mon Dieu. Pardon...

– Hein, c't'y toué, Ti-Toine, c't'y toué ? qu' j'y criais quasiment plus mort que lui. Mais lève-toi donc, animal, es-tu mort ?... Batème ! répond donc ; as-tu envie que l'iable m'emporte avec toué ?

I' continuait à s'lamentier :

– J'vas mourir, j'vas mourir.

– Torrieux d'sarpent, veux-tu m'faire mourir de peur ? Réponds donc une bonne fois. C't'y toué, Ti-Toine Tourteau ?

– Oui,... oui,... tu m'as tué,... j'vas mourir.

– Ous tu d'viens ?...

I' répondait pus, mais j'l'entendais qui gigotait comme un croxignole dans la graisse bouillante.

J'ai p't'-être ben rêvé, que j'me dis, en fin d'compte ; l'gars est p't'-être ben malade ; ça s'peut ben que j'me trouve chez lui... Quoi penser dans un ravau pareil ? J'essaye d'allumer une allumette, mais i's'cassaient à mesure que j'les frottais su' l'mur.

Ah ben, y'a des sacrées imites, que j'dis. J'saute en vas du lite pour voir si c'était du lard ou du cochon, mais v'là que j'timbe su' un corps étendu cont' la cambuse. Des grands doigts fretes comme d'la glace m'attrapent le poignet et me mettent la main dans une mare chaude et collante comme du sang.

– Tu m'as tué, soupirait-il encore, tu m'as tué... Fallait inque m'égratigner... une goutte de sang.

Ah ! sainte bénite ! j'me rappelle tout d'un coup qu'on délivre les loups-garous en les grafignant, en leur faisant sortir une goutte de sang, et j'y d'mande ben vite :

– T'es-tu loup-garou ?

I'répétait :

– Tu m'as trop fait mal, tu m'as tué... oui, j'sus loup-garou...

C'est tout c'que j'ai entendu parce que je revins à moué inque le sourlendemain, ou plutôt le lendemain, puisque c'ravau-là s'était passé l'mercredi des Cendres. Depuis sept ans que

c'pendard de Tourteau faisait pas ses pâques, i'avait viré en loup-garou à la première heure du huitième carême qui i'allait encore commencer comme un chien. C'est l'matin du jeudi qu'j'ai été trouvé à la porte du chanquier par Tanascon qui s'vante encore d'm'avoir sauvé la vie, parce que c'jour-là i' m'a volé mon chevreux pis mon ours...

– Et Ti-Toine Tourteau ? demandâmes-nous sans rire à Jos. Noël qui ne parlait plus.

– On l'a jamais r'vu.

– Et le chantier en question, il doit être fort intéressant à visiter...

– Pour ça, y'a pas d'trouble, vous l'voirez point. La première chose que j'ai faite a été d'y mettre une allumette qui a pris celle-là, j'en répons...

Voyant que nous n'allions pas réussir à décider notre guide, nous fîmes le sacrifice de notre nuit en forêt, dédommagés d'ailleurs par la narration qui avait dissipé notre lassitude.

Et Jos. Noël, morne encore du souvenir

évoqué, recoiffa son canot et reprit le portage qui fut franchi d'une haleine, dans le silence de la veillée fraîchissante que nous nous gardions aussi de troubler, les oreilles à la confidence des oiseaux commençant à rêver, les yeux au ciel où fuyaient des petits nuages, comme un troupeau de grands cerfs blancs, poursuivis par les archanges qui leur lançaient des étoiles.

Conteurs canadiens-français du XIXe siècle, avec préface, notices et vocabulaire par E.-Z. Massicotte, Montréal, C. O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, 1902.

En 1945, dans son livre Au pays de Québec : contes et images, Louvigny de Montigny donne une toute autre version de ce conte que nous vous présentons ici.

Un loup-garou

Au temps déjà lointain où le lac Nomingue, caché dans l'immense brousse laurentienne, ignorait encore les tapageuses migrations de touristes déclenchées par le chemin de fer et l'automobile, les chasseurs aux reins solides y parvenaient, par la route montueuse et cahoteuse qui le séparait de l'ancienne gare terminale de la Chute-aux-Iroquois, en se risquant dans un apocalyptique véhicule, innommable en honnête français et que les gens du pays nommaient bogué-borde, parce que trois planches accrochées aux essieux prétendaient tenir lieu de ressorts.

C'est dans cet équipage que, insouciant des pannes et des retards, aux belles années de notre belle jeunesse, nous débouchions avec ravissement au hameau de Bellerive serti, au delà de cette grandiose nappe d'eau, dans l'épaisse verdure de ses bords.

Nous étions quatre « m'sieux de la ville » en frais d'excursions sportives aux petits lacs environnants qui versent au Nomingue le tribut chantant de leurs ondes froides et claires, dans le mélancolique et fastueux dépouillement de l'automne. Mais pourquoi notre guide, toujours prêt à nous mener aux trois autres points cardinaux, manifestait-il de l'aversion chaque fois que nous lui demandions de nous conduire à une montagne qui semblait se mirer dans une profonde baie, à l'ouest du lac, et dont la cime nous invitait depuis notre arrivée en faisant rutiler au soleil levant la splendeur rougeoyante de ses frondaisons d'érables ? Devant notre insistance, il s'y résolut un beau jour, moyennant que nous nous levions avant l'aube, afin de rentrer le même soir.

On promet avec enthousiasme, en plein midi, de se mettre en route de fin matin, le lendemain. Quand sonne le réveil, on s'aperçoit que l'exécution d'un pareil engagement exige du courage. En ce déclin d'octobre, avant l'aurore, l'air est plutôt « fine », comme disait notre guide, et l'eau du lac, noire de froidure, nous glace jusqu'aux moelles, rien qu'à la regarder. Nous quittâmes quand même notre auberge pour voir s'éteindre les dernières étoiles au firmament. Après une heure d'aviron qui nous dégourdit les membres et les réchauffa dans la brume nivéenne qui nous guettait au détour de la pointe Manitou, nous avons franchi d'emblée la moitié du portage de quatre milles qui relie le Nomingue à cette avenante montagne. Nous nous disposions à passer un bras écarté de la petite rivière Saguay – un ruisseau à vrai dire – qui coupait notre sentier, lorsque deux de nos compagnons aperçurent un ours qui débusqua à vingt pas en nous montrant tout juste son moignon de queue et son reluisant derrière. Ils se déchargèrent bien vite du canot qu'ils portaient à eux deux sur leurs épaules et s'emballèrent à la poursuite de leur

gibier, en nous criant qu'ils reviendraient nous attendre au point même de notre brusque séparation. Sur un léger promontoire pierreux, une ancienne cambuse de draveurs marquait suffisamment le rendez-vous, avec son faîtage éboulé et à demi calciné, entouré de tonneaux de lard ébarouis dont les bêtes sauvages, en passant par là, rongeaient les douves saturées de salpêtre.

Nous remarquâmes à peine que notre guide redoubla le pas pour reprendre l'itinéraire tracé la veille en toute réflexion et auquel s'en tenaient ses deux plus fidèles clients, et qu'il esquissa un signe de croix en dépassant la cabane délabrée où nous devions nous rallier tous les cinq, à la venue du soir.

Nous revenions donc à la halte convenue de la petite rivière Saguay dont nos deux copains s'étaient mis en tête de remonter le cours, à la piste de l'ours matineux qui nous avait brûlé la politesse. Bredouilles et affamés, ils nous attendaient après avoir allumé le feu du campement. Nous rapportions victorieusement, quant à nous, du lac Vert qui s'étale non loin de

notre attirante montagne, une superbe biche avec de moindres dépouilles opimes, mais esquintés autant que nos chiens haletants après une journée de courses folles par des ravins marécageux et des pentes rocheuses à nous casser le cou. Au lieu de nous arrêter à contempler les dernières minutes de ce radieux crépuscule automnal que l'ombre allait vivement recouvrir, nous tirâmes de nos sacs, comme des barbares, d'épaisses tranches de jambon pour nous donner le courage d'entreprendre la fin du portage et de traverser les deux grandes baies qui nous séparaient encore de notre auberge de Bellerive.

Loin de nous ranimer, le repas avalé goulûment, ou la chanson endormeuse du feu, nous portait à la somnolence, tant et si bien que l'un de nous proposa, en bâillant, de dresser un abri au point même où nous nous retrouvions si à l'aise, et d'y passer la nuit. Tout nous incitait à y demeurer, l'apaisement de nos estomacs, la fatigue de nos membres, le calme de l'heure et le ravissement du paysage. En disparaissant derrière les pointes d'épinettes qui ourlent d'un large ruban de velours sombre la nappe de saphir du

lac, le soleil nous lançait, comme un bonsoir, ses derniers rayons qui donnaient une teinte de claire ardoise aux rapides de notre petite rivière et inondaient le paysage d'une clarté presque musicale tant sa douceur vibrait dans le silence du soir.

Après bien des années, je garde le souvenir passionné de ce crépuscule d'octobre où les feux du couchant, amortis par les souffles avant-coureurs de l'hiver, se reflétaient en teintes de pastel, d'abord de soufre clair, et plus loin d'ambre, puis de mauve jusqu'au turquoise s'assombrissant graduellement pour annoncer la nuit proche, de l'autre côté de l'horizon. Dans cette symphonie parfaite de couleurs tendres, un quartier de lune, quasi diaphane de pâleur, hyalin, semblait chercher sa route pour commencer sa brillante tournée nocturne. En plein sous-bois, la lumière, traversant la ramure écarlate des érables, plaquait de rose les longs fûts blancs des bouleaux ; une talle de vinaigriers flamboyait de toutes ses feuilles cramoisies ; une colonie de houx exposait aux miroitements de l'étroit rapide que nous allions traverser ses myriades de

minuscules fruits rouge cerise, polis comme des grains de chapelet. Les feuilles d'or des trembles suspendaient même leur éternel frémissement pour obéir à l'ordre de paix que toute la nature observe à cette heure divine de la tombée du jour. Des étoiles commençaient à s'allumer dans l'azur qui fonçait au levant de la nuit. Ce ciel vif d'automne clignotant nous engageait plus à nous reposer en l'admirant qu'à quitter précipitamment l'étape pour entreprendre une longue marche forcée dans la forêt enténébrée, puis une heure de canotage, sans autre motif que d'aller dormir avec moins de joie sous un toit de bardeaux.

À cette agréable proposition, notre guide, Jos Niel, se leva tout droit et déclara péremptoirement que, s'il nous plaisait de passer la nuit à cet endroit, lui s'en irait tout seul coucher au Nomingue.

– I' mouillerait à boire debout', nous annonçait-il, i' venterait à m'dévisser la tête de d'sus les épaules, i' ferait un temps à m'vendre au iable que jamais j'passerai la nuit su'c'chemin-cite.

– Et pourquoi pas ? lui demandâmes-nous,

intrigués de sa résolution subite.

– Pourquoi ?... Pourquoi ?... Tenez, j’sus pas historieux, et j’aime pas beaucoup à conter mes affaires ; mais croyez-moé qu’on a autant d’acquêt à continuer not’bauche jusqu’au bout’.

Ayant prestement fait tourner un canot sur ses épaules, il nous cria : Ever up ! – ce qui, dans sa langue hétéroclite, était un signal de se mettre en route. Il allait même partir lorsque nous lui intimâmes l’ordre de nous donner au moins des explications pour nous faire oublier la fatigue de nos jambes et de nos bras, et renoncer au beau projet de passer la nuit dans le bois.

– Eh ben, v’là ! L’loup-garou ravaude toutes les nuits par icite et j’ai pas envie de l’rencontrer encore une fois.

– Tiens, tiens ! l’ami Jos Niel a vu le loup-garou ! Elle est inattendue, celle-là. Nous allons vous suivre, c’est promis, mais pas avant que vous nous ayez dit comment la chose est arrivée.

Nous savions tous que nos ancêtres ont rapporté, de leurs provinces natales de France, les

anciennes croyances et superstitions populaires qui se sont vite enracinées dans nos campagnes canadiennes, comme elles restent vivaces dans le vieux terroir gaulois. Pourtant, nous n'avions jusque-là rencontré ni homme ni femme capable de nous assurer avoir vu, de ses yeux vu, un loup-garou. D'un seul regard nous consentîmes tous quatre à payer le prix qu'exigeait notre guide pour son témoignage qui d'avance nous réveillait.

C'était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, tout en muscles, barbu comme un bouc et coiffé d'une épaisse tignasse ébène drôlement rayée de mèches blanches. Chasseur depuis son petit âge, aussi futé pour dépister les gardes que le gibier, les colons, plus attachés à la terre, l'appelaient, avec une moue de mépris, « un métis, comme qui dirait un commencement de sauvage ». Mais ce qualificatif l'humiliait. Il s'estimait lui-même pire qu'un sauvage, se targuant de faire cheniquer n'importe lequel de ses concurrents algonquins, d'être moins fainéant, meilleur canotier, plus fort, plus adroit tireur et plus propre cuisinier qu'eux, et surtout moins ivrogne – encore qu'il n'objectât point à la

sortie de la gourde dont ses clients tirent des rasades pour se réchauffer ou se rafraîchir, s'aiguiser l'appétit ou clore un repas, célébrer un beau coup de fusil ou se consoler d'un ratage. Aussi accueillait-il avec empressement les sportsmen lestés de provisions solides et liquides, qui se confiaient à lui pour s'aventurer dans le dédale des cours d'eau et dans la jungle de nos forêts. Il se donnait alors l'orgueil de leur dévoiler ses ravages d'orignaux et de chevreuils, ses débarcadères de loutres et ses battues de visons, glorieux de faire porter son renom de guide émérite à Montréal ou à Ottawa qui lui semblaient la métropole et la capitale de l'univers. Au demeurant, Jos Niel gardait l'assurance que ses hôtes de la ville, avec toutes leurs carabines à répétition, n'abattraient jamais autant de poil et de plume, durant toute une saison, qu'il en empochait à lui tout seul dans une journée, avec son fusil à baguette. Cette arme à piston, antique et rouillée, il l'appelait amicalement son « tisonnier », et il en tenait le double canon chargé de chevrotines à droite et, à gauche, de balles qu'il fondait en cachette, dans

sa cuisine, quand il avait rabattu une quantité suffisante de cuillers de plomb.

Ses randonnées solitaires, et l'habitude de celer aux villageois inquisiteurs les revenants-bons de ses promenades et braconnages, l'avaient rendu discret, sinon muet, et nous n'obtenions pas sans difficulté qu'il nous racontât ses aventures. Mais la remembrance de son loup-garou le stimula tout à coup. Il remit son canot sur la touffe d'aulnettes où nos deux compagnons l'avaient précipitamment jeté, le matin, en prenant la poudre d'escampette ; il alluma sa pipe, poussa quelques branches sèches dans le feu qui baissait, s'assit sur une souche et commença son récit d'une voix tremblotante qui enleva tout doute sur sa véracité :

– Vous pouvez voir, à que'ques parches d'icite, c'te cambuse en délabre qui servait à la drave des Edwards, il y a dix ou douze ans. C'est dans ce shack-là que j'ai blanchi plus en une nuit que j'blanchirai pas tout le reste de ma vie.

« On marchait su'le mois d'mars, et j'revenais d'déouacher un our' à la décharge du lac Saguay.

C'était un big bug des États qui s'mourait pour rapporter une peau d'our' à sa femme, d'puis l'temps qu'i' partait des semaines à la chasse sans jamais rien y rapporter ; et j'étais allé lui qu'ri son our' à la raquette, pendant qu'i' s'soulait au village.

« J'trouve mon dormeux dans sa ouache, j'l'assomme et j'l'emmène dans ma traîne. Le long du ch'min, mon chien Boulé fait l'ver un buck qui passe dret devant mon fusil. J'le caboche, au vol, et pis j'l'embarque avec l'autre.

« Mais on a beau avoir la patte alarte, on monte pas au Saguay, su'la neige, et on n'en revient pas en criant ciseau. C'qui fait qu'on arrivait su'la brunante quand j'ai rencontré mon chevreux qui voulait se faire donner une ride. Le temps s'brumassait, itou, s'pésantissait ; et v'là qu'i' commence à neiger, à mouiller, pis au bout de dix minutes i' timbait p'us 'ien que d'la pluie, à siaux. J'voulais pas rester su' la route, ben sûr, avec pas de tente pour camper ! J'prends mes jambes et j'me mets à marcher plus vite. Au bout d'un mille, ça marchait p'us, pantoute ; ça calait

comme une swamp, la traîne collait, j'étais trempé comme un' lavette et au bout' d'mon respir.

– Allons, Seigneur ! que j' me dis, ç'a l'air pas mal enfant d'rester en chemin ! D'un autre côté, j'voulais pas m'en revenir allège et laisser mes deux animaux dans l'bois où c'que les loups et les renards auraient pas pris de temps à les étripier. J'pensais, itou, aux sauvages qui rôdent partout pour faire leurs canailleries et qui auraient été trop fiers de me les voler. Et pis i' m'vint à l'idée qu'on s'trouvait fair su' l'Mardi gras, et qu'il allait y avoir du fun avec que'que chose à boire au village. J' me rattelle, je force que'ques arpents, mais ça pouvait p'us avancer. J'approchais tout juste de c'te cambuse que vous voyez là et qui se trouvait abandonnée. J'gagne donc c'vieux shack qui était encore solide, pour passer la nuit à l'abri, avec mes deux carcasses que j'traînais depuis deux heures, ou tant seulement me r'nipper en attendant que la pluie soye passée. Mais vous savez si c'est d'meure, ces pluies d'hiver ; quand ça commence, ça finit p'us.

« Mon boss, un homme ben poli, m'avait donné, pour me poncer en cas que j'me mouillerais en allant y qu'ri son our', un flask de whisky, du vrai whisky de monsieur ; et comme le frisson me pognait dans c'te cambuse fermée depuis un an passé, j'ai avalé deux, trois bonnes gobes à sa santé... »

Oh ! oh ! En s'infiltrant malencontreusement dans son récit, le whisky de son *boss* infiltrait du même coup en nos esprits un doute que son loup-garou sortait d'un cauchemar alcoolique, une méfiance qui nous forçait à nous demander, comme dans la chanson :

Est-ce un conte, grand-mère, ou si c'est arrivé ?

Tous nos coureurs de bois sont plus ou moins gascons ; à force d'exagérer un tantinet à chaque répétition, ils finissent par croire eux-mêmes aux phénomènes les plus abracadabrants. Notre conteur paraissait pourtant si convaincu, ses précisions mettaient à sa voix un tel accent d'innocente véracité, que nous le laissâmes continuer :

« J’fume trois, quatre pipes en faisant sécher mes hardes à la porte où qu’j’avais allumé une bonne attisée avec des écopeaux sèches qui traînaient dans le chanquier. Comme j’étais à moqué mort d’éreintement et que j’cognais des clous de six pouces, j’mé résine donc, en sacraillant ben un peu, à passer la nuit là.

« J’accote la porte avec une bonne bûche, j’étends que’que branches de cèdre sur l’bed, j’plie mon capot d’ssus, j’snob mon fusil à la tête et : dors, garçon !

« Plusieurs heures après – puisque l’feu était éteint – mon chien, qui s’était couché quand et moé, m’éveille en grognant. J’écoute. Ça rôdait autour du chanquier. J’entendais rouler les quarts de lard que les draveurs avaient vidés, comme si que’que finfin avait essayé d’faire des gestes avec. Et pis les marchements s’approchent, et tout au ras de la porte, j’entends des r’niflages avec des grognements plaintifs. J’compte ben qu’c’est pas la peine de vous dire qu’i’ faisait noir à plein, dans c’té sacrée cabane pas d’feu, par c’té nuit mouillée.

« J'm'dis : C'est drôle qu'un our' soye sorti de sa ouache de c'temps-cite ; mais l'crapet a p't'être ben cru que c'était l'printemps, rapport à la pluie, et, fatigué de s'licher la patte, i' aurait voulu recommencer à manger tout de bon. Toujours que j'm'assis su'l'bed, j'décroche mon tisonnier et j'y rentre une balle pardessus la charge de posses qu'i' avait déjà. Comme ça, si l'vingueux venait roffer trop proche, j'y vrillerais un pruneau qui y ferait changer les idées.

« J'me disais : J'voué rien, c'est ben clair, mais si c't'écornifleux entre dans not' cambuse, i' pourra pas faire autrement que canter la porte, et j'watcherai l'moment d'le garrocher.

« J'avais pas aussitôt dit ça que l'animal était entré sans qu'la porte eusse canté d'une ligne.

« Ça bite le 'iable, que j'dis ! J'étais ben sûr qu'i' était rentré puisque ça marchait en faisant craquer l'plancher comme si un animal de deux cents livres se s'rait promené su'l'side-walk.

« La peur, ça m'connaît pas, mais j'vous persuade qu'j'aurais aimé une tapée mieux m'voir danser un rigodon d'Mardi gras et passer

la diche avec mes voisins de Nominique ! Pis, c'était d'voir mon Boulé ! Lui qui aurait pas kické d's'engueuler avec un cocodrile enragé, le v'là qui s'raccotille, qui s'colle su' moé, la queue entour les jambes, et si débiscaillé qu'i' devait p'us avoir formance de chien.

« J'le pogne pour tâcher d'le lancer, d'le soukser. Pas d'affaire ! I' s'grippe après moé, et s'met à siller comme un chien qui aurait attrapé l'apse et qui aurait senti sa mort.

« Tandis c'temps-là, l'animal, qui tournaillait dans la place, nous avait aperçus, et j'me trouve tout d'un coup face à face avec une paire de z'yeux d'flammas, qui remuaient, tenez, pareils à des trous d'feu dans une couverture de laine ; c'était pas des yeux d'our', c'est moé qui vous l'dis. Le v'là qui s'met à grogner, pis à rire, pis à brailler, pis à s'rouler su' l'dos, à planter l'chêne, à swigner, à faire des somersettes comme un soûlaud qui timbe dans son jack.

« Débarque donc, véreux d'chien, que j'dis à Boulé. Mais i' était collé au bed, i' tremblait comme une feuille avec p'us une coppe de cœur.

« Vous pensez qu’j’étais pas gros, moé non plus, avec c’t’gibier qui dansait dans c’t’te noirceur d’enfer... J’avais les cheveux dret su’ la tête ; l’eau m’coulait dans l’dos et même que j’m’ tenais la gueule pour empêcher mes dents d’claquer trop fort.

« À la fin, y’a un sacré bout’, que j’dis ! J’griffe mon fusil et j’vise l’animal dans ses yeux de feu : V’lan ! L’coup part pas... Ah ben ! ça y est ! C’est l’iable qui nous a ensorcelés. Mais avant d’m’ laisser emporter tout rond par le gripet, j’voulais au moins essayer l’aut’ coup, et pour pas l’manquer, j’attends que l’animal arrive au ras moé.

« Comme s’i’ avait diviné mon idée, le v’là qui arrive... Ah ! mon blasphème ! que j’dis, puisque t’en veux, attrape ! Et, mes vieux, c’coup-là partit en faisant un éclair qui m’fit voir une bête effrayante avec une tête de loup, un corps d’our’, une grande queue et haut su’ pattes comme un veau.

« Mais, aussitôt l’éclair passé, v’là’t-i’ pas que j’entends appeler mon nom, oui : Jos Niel, Jos

Niel ! et par une voix que j'connaisais d'pus des années, par Ti-Toine Tourteau en parsonne.

« Là, j'vous l'dis, j'ai eu peur ! Et, ma foi d'gueux ! j'aurais aimé mieux m'voir entouré d'une gang de chats-tigres en furie que d'me savoir face à face avec c'vendu au mistigris, c't'étripeur de poules noires, c'te chasseur de galeries..., c'te tout c'que vous voudrez d'maudit. On rencontre pas des églises à tous les arpents dans l'bois, et pis on n'a pas toujours le temps d'faire ses dévotions all right ; mais j'vous dis que c'pendard-là nous escandalisait tous et qu'pas un chrétien voulait y parler sans avoir que'que médaille bénite dans l'gousset ; un sacreur qui faisait lever les poêles, un sorcier qui méritait d'être cruxifié su' un poteau de télégraphe.

« C'était lui, l'possédé, qui m'parlait, sûr comme vous êtes là, avec un' voix d'mourant :

– Tu m'as tué, Jos Niel, tu m'as tué, mon Dieu... mon Dieu. Pardon...

– Hein, c't'y toé, Ti-Toine, c't'y toé ? qu'j'y criais quasiment plus mort que lui. Mais parle

donc, animal, es-tu mort ?... Réponds que'que chose ! As-tu envie que l'iable m'emporte avec toé ?

« Mais i' faisait 'ien que répéter :

– J'vas mourir, j'vas mourir.

– Torrieu d'sarpent ! que j'y disais d'mon bord, veux-tu m'faire mourir de peur ? C't'y toé, Ti-Toine Tourteau ?

– Oui... oui... tu m'as tué... j'vas mourir.

« J'l'avais pas tué, ben sûr, puisqu'i' me parlait tout l'temps.

– Où c'tu d'viens ? que j'y demande.

« I' répondait p'us, mais j'l'entendais qui gigotait comme une croxignolle dans la graisse bouillante.

« J'ai p't'-être ben rêvé, que j'me dis, en fin d'compte : l'marlot est p't'-être ben malade ; ça s'peut que j'me trouve dans sa maison... Quoi penser dans un ravaud pareil ? J'essaye d'allumer une, deux allumettes, mais i' s'cassaient toutes à mesure que j'les frottais su' l'mur.

« Y a des sacrées 'imites, que j'dis. J'saute en bas du lit' pour voir si c'était du lard ou du cochon, mais v'là que j'timbe su'un corps étendu tout de son long. Des grands doigts frets comme d'la glace m'attrapent le poignet et me mettent la main dans une mare chaude et collante comme du sang.

« – Tu m'as tué, qu'i' soupirait, tu m'as tué... Fallait rien que me grafigner !... Une seule goutte de sang !

« Ah ! sainte bénite ! J'me rappelle tout d'un coup qu'on délivre les loups-garous en les grafignant, en leur tirant une goutte de sang, juste à la marque du baptême, et j'y d'mande ben vite :

– T'es-tu loup-garou ?

« I' répétait :

– Tu m'as trop fait mal, oui, j'sus loup-garou !

« C'est tout c'que j'ai entendu, parce que j'sus revenu à moé 'ien que le sourlendemain, ou plutôt le lendemain, puisque c'ravaud-là s'était passé su' l'mercredi des Cendres. Depuis sept ans que c'renégat de Tourteau faisait pas ses pâques,

i' avait viré en loup-garou à la première heure du huitième carême qu'i' allait encore commencer comme ça. C'est l'matin du jeudi qu'un sauvage m'a trouvé à la porte du chanquier. I' s'vante encore d'm'avoir sauvé la vie, parce que, c'jour-là, i' m'a volé mon chevreux pis mon our'...

– Et Ti-Toine Tourteau ? demandâmes-nous à Jos Niel qui semblait avoir terminé son récit.

Il hésita quelques instants, puis déclara :

– On l'a jamais r'vu.

L'un de nous lui demanda :

– Vous dites que la chose s'est passée dans cette cambuse, là, tout à côté de nous ?

La nuit planait maintenant sur ces pauvres ruines. Pour effaroucher davantage notre guide, un rayon de lune y sautillait, effrangé par les rameaux des bouleaux voisins qu'un vent naissant agitait et dont les troncs élancés et blêmes prenaient, dans la clarté lunaire, une apparence spectrale.

Notre conteur exprima le regret de ne l'avoir pas rasée jusqu'à terre, cette cambuse :

– La première chose que j’ai faite, quand mon sauvage m’a relevé, ç’a été d’y mettre une allumette qui a pris, celle-là, j’en répons. Mais j’ai jamais voulu r’passer par icite tout seul, et même avec vous autres j’y coucherais pas pour une terre en bois debout’ !...

Jos Niel s’était relevé et s’emparait déjà d’un canot pour reprendre le portage. Selon notre promesse, nous devions renoncer à notre nuit de campement, et le suivre, en lui criant souvent de nous attendre. Il filait comme un écureuil dans un vestige de sentier à peu près visible au soleil, mais que les ténèbres à cette heure effaçaient totalement. Ravigotés par la fraîcheur de la veillée, nous voulions surtout allonger le reste de notre promenade dans la douceur balsamique des arbres assoupis, les oreilles aux voix mystérieuses de la forêt qui semble s’éveiller quand toute la terre s’endort, les yeux au ciel où fuyaient de petits nuages laiteux, comme une harde de grands cerfs blancs que poursuivaient des archanges, dans les halliers du paradis, en leur lançant des étoiles.

Louis Fréchette

Le loup-garou

On retrouve certains traits du présent récit dans L'enfant mystérieux de mon confrère, M. W. Eug. Dick. Évidemment nous avons dû nous inspirer de traditions plus ou moins identiques. – Louis Fréchette.

Avez-vous entendu dire que la belle Mérance à Glaude Couture était pour se marier, vous autres ?

Non.

– Eh ben, oui ; y paraît qu'a va publier la semaine qui vient.

– Avec qui ?

– Devinez.

– C'est pas aisé à deviner ; elle a une vingtaine de cavaliers autour d'elle tous les dimanches que le bon Dieu amène.

- Avec Baptiste Octeau, je gage !
- Non.
- Damase Lapointe ?
- Vous y êtes pas... Tenez, vaut autant vous le dire tout de suite : a se marie avec le capitaine Gosselin de Saint-Nicolas.
- Avec le capitaine Gosselin de Saint-Nicolas ?
- Juste !
- Jamais je vous crairai !
- A va prendre ce mécréant-là ?
- Ah ! mais, c'est qu'il a de quoi, voyez-vous. Il lui a fait présent d'une belle épinglette d'or, avec une bague en diamant ; et la belle Mérance haït pas ça, j'vous l'dis !
- C'est égal : y serait ben riche fondé, propriétaire de toutes les terres de la paroisse, que je le prendrais pas, moi.
- Ni moi : un homme qu'a pas plus de religion...
- Qu'on voit jamais à l'église...

- Ni à confesse...
- Qui courra le loup-garou un de ces jours, certain !
- Si tu disais une de ces nuits...
- Dame, quand il aura été sept ans sans recevoir l’absolution...
- Pauvre Mérance, je la plains !
- C’est pas drôle d’avoir un mari qui se vire en bête tous les soirs pour aller faire le ravaud le long des chemins, dans les bois, on sait pas où. J’aimerais autant avoir affaire au démon tout de suite.
- C’est vrai qu’on peut le délivrer...
- Comment ça ?
- En le blessant, donc : en y piquant le front, en y coupant une oreille, le nez, la queue, n’importe quoi, avec quèque chose de tranchant, de pointu : pourvu qu’on fasse sortir du sang, c’est le principal.
- Et la bête se revire en homme ?
- Tout de suite.

– Eh ben, merci ! j’aime mieux un mari plus pauvre, mais qu’on soye pas obligé de saigner.

– C’est comme moi ! s’écrièrent ensemble toutes les fillettes.

– Vous croyez à ces blagues-là, vous autres ? fit une voix ; bandes de folles !

La conversation qui précède avait lieu chez un vieux fermier de Saint-Antoine de Tilly, où une quinzaine de jeunes gens du canton s’étaient réunis pour une « épiluchette de blé d’Inde », après quoi on devait réveillonner avec des crêpes.

Comme on le voit, la compagnie était en train de découdre une bavette ; et, de fil en aiguille, c’est-à-dire de potin en cancan, les chassés-croisés du jabolage en étaient arrivés aux histoires de loups-garous.

Inutile d’ajouter que cette scène se passait il y a déjà bien des années, car – fort heureusement – l’on ne s’arrête plus guère dans nos campagnes, à ces vieilles superstitions et légendes du passé.

D’ailleurs, l’interruption lancée par le dernier des interlocuteurs prouve à l’évidence que, même

à cette époque et parmi nos populations illettrées, ces traditions mystérieuses rencontraient déjà des incrédules.

– Tout ça, c’est des contes à ma grand-mère ! ajouta la même voix, en manière de réponse aux protestations provoquées de tous côtés par l’irrévérencieuse sortie.

– Ta, ta, ta !... Faut pas se moquer de sa grand-mère, mon petit ! fit une vieille qui, ne prenant point part à l’épluchette, manipulait silencieusement son tricot, à l’écart, près de l’âtre, dont les lueurs intermittentes éclairaient vaguement sa longue figure ridée.

– Les vieux en savent plus long que les jeunes, ajouta-t-elle : et quand vous aurez fait le tour de mon jardin, vous serez pas si pressés que ça de traiter de fous ceux qui croient aux histoires de l’ancien temps.

– Vous croyez donc aux loups-garous, vous, mère Catherine ? fit l’interrupteur avec un sourire goguenard sur les lèvres.

– Si vous aviez connu Joachin Crête comme je

l'ai connu, répliqua la vieille, vous y crairiez bien vous autres étout, mes enfants.

– J'ai déjà entendu parler de c'te histoire de Joachim Crête, intervint un des assistants ; contez-nous-la donc, mère Catherine.

– C'est pas de refus, fit celle-ci, en puisant une large prise au fond de sa tabatière de corne. Aussi ben, ça fait-y pas de mal aux jeunesses d'apprendre ce qui peut leux pendre au bout du nez pour ne pas respecter les choses saintes et se gausser des affaires qu'ils comprennent point. J'ai pour mon dire, mes enfants, qu'on n'est jamais trop craignant Dieu.

Malheureusement, le pauvre Joachim Crête l'était pas assez, lui, craignant Dieu.

C'est pas qu'il était un ben méchant homme, non ; mais il était comme j'en connais encore de nos jours : y pensait au bon Dieu et à la religion quand il avait du temps de reste. Ça, ça porte personne en route.

Il aurait pas trigaudé un chat d'une cope, j'cré ben ; y faisait son carême et ses vendredis comme

père et mère, à c'qu'on disait. Mais y se rendait à ses dévotions ben juste une fois par année ; y faisait des clins d'yeux gouailleurs quand on parlait de la quête de l'Enfant-Jésus devant lui : et pi, dame, il aimait assez la goutte pour se coucher rond tous les samedis au soir, sans s'occuper si son moulin allait marcher sus le dimanche ou sus la semaine.

Parce qu'il faut vous dire, les enfants, que Joachim Crête, avait un moulin, un moulin à farine, dans la concession de Beauséjour, sus la petite rivière qu'on appelle la Rigole.

C'était pas le moulin de Lachine, si vous voulez ; c'était pas non plus un moulin de seigneurie ; mais il allait tout de même, et moulait son grain de blé et d'orge tout comme un autre.

Il me semble de le voir encore, le petit moulin, tout à côté du chemin du roi. Quand on marchait pour not' première communion, on manquait jamais d'y arrêter en passant, pour se reposer.

C'est là que j'ai connu le pauvre malheureux : un homme dans la quarantaine qu'haïssait pas à

lutiner les fillettes, soit dit sans médisance.

Comme il était garçon, y s'était gréé une cambuse dans son moulin, où c'qu'il vivait un peu comme un ours, avec un engagé du nom de Hubert Sauvageau, un individu qu'avait voyagé dans les Hauts, qu'avait été sus les cages, qu'avait couru la prétentaine un peu de tout bord et de tout côté, où c'que c'était ben clair qu'il avait appris nen de bon.

Comment c'qu'il était venu s'échouer à Saint-Antoine après avoir roulé comme ça ? On l'a jamais su. Tout c'que je peux vous dire, c'est que si Joachim Crête était pas c'que y avait de plus dévotieux dans la paroisse, c'était pas son engagé qui pouvait y en remonter sus les principes comme on dit.

L'individu avait pas plus de religion qu'un chien, sus vot' respèque. Jamais on voyait sa corporence à la messe ; jamais il ôtait son chapeau devant le Calvaire ; c'est toute si y saluait le curé du bout des doigts quand y le rencontrait sus la route. Enfin, c'était un homme qu'était dans les langages, ben gros.

– De quoi c’que ça me fait tout ça ? disait Joachim Crête, quand on y en parlait ; c’est un bon travaillant qui chenique pas sus l’ouvrage, qu’est fiable, qu’est sobre comme moi, qui mange pas plusse qu’un autre, et qui fait la partie de dames pour me désennuyer : j’en trouverais pas un autre pour faire mieux ma besogne quand même qu’y s’userait les genoux du matin au soir à faire le Chemin de la Croix.

Comme on le voit, Joachim Crête était un joueur de dames : et si quéqu’un avait jamais gagné une partie de polonaise avec lui, y avait personne dans la paroisse qui pouvait se vanter de y avoir vu faire queuque chose de pas propre sus le damier.

Mais faut craire aussi que le Sauvageau était pas loin de l’accoter, parce que – surtout quand le meunier avait remonté de la ville dans la journée avec une cruche – ceux qui passaient le soir devant le moulin les entendaient crier à tue-tête chacun leux tour : – *Dame ! – Mange ! – Soufflé ! – Franc-coin ! – Partie nulle !...* Et ainsi de suite, que c’était comme une vraie rage d’ambition.

Mais arrivons à l'aventure que vous m'avez demandé de vous raconter.

Ce soir-là, c'était la veille de Noël, et Joachim Crête était revenu de Québec pas mal lancé, et – faut pas demander ça – avec un beau stock de provisions dans le coffre de sa carriole pour les fêtes.

La gaieté était dans le moulin.

Mon grand-oncle, le bonhomme José Corriveau, qu'avait une pochetée de grain à faire moudre, y était entré sus le soir, et avait dit à Joachim Crête :

– Tu viens à la messe de Mênuit sans doute ?

Un petit éclat de rire sec y avait répondu. C'était Hubert Sauvageau qu'entrait, et qu'allait s'assire dans un coin, en allumant son bougon.

– On voira ça, on voira ça ! qu'y dit.

– Pas de blague, la jeunesse ! avait ajouté bonhomme Corriveau en sortant : la messe de Mênuit, ça doit pas se manquer, ça.

Puis il était parti, son fouet à la main.

– Ha ! ha ! ha !... avait ricané Sauvageau ; on va d’abord jouer une partie de dames, monsieur Joachim, c’pas ?

– Dix, si tu veux, mon vieux ; mais faut prendre un coup premièrement, avait répondu le meunier.

Et la ribote avait commencé.

Quand ça vint sus les onze heures, un voisin, un nommé Vincent Dubé, cogna à la porte :

– Coute donc, Joachim, qu’y dit, si tu veux une place dans mon berlot pour aller à la messe de Mênuit, gêne-toi pas : je suis tout seul avec ma vieille.

– Merci, j’ai ma guevale, répondit Joachim Crête.

– Vont’y nous ficher patience avec leux messe de Mênuit ! s’écria le Sauvageau, quand la porte fut fermée.

– Prenons un coup ! dit le meunier.

Et en avant la pintochede, avec le jeu de dames !

Les gens qui passaient en voiture ou à pied se rendant à l'église, se disaient :

– Tiens, le moulin de Joachim Crête marche encore : faut qu'il ait gros de farine à moudre.

– Je peux pas croire qu'il va travailler comme ça sus le saint jour de Noël.

– Il en est ben capable.

– Oui, surtout si son Sauvageau s'en mêle...

Ainsi de suite.

Et le moulin tournait toujours, la partie de dames s'arrêtait pas ! et la brosse allait son train.

Une santé attendait pas l'autre.

Queuqu'un alla cogner à la fenêtre :

– Holà ! vous autres ; y s'en va mênuit. V'là le dernier coup de la messe qui sonne. C'est pas ben chrétien c'que vous faites là.

Deux voix répondirent :

– Allez au sacre ! et laissez-nous tranquilles !

Les derniers passants disparurent. Et le moulin marchait toujours.

Comme il faisait un beau temps sec, on entendait le tic-tac de loin ; et les bonnes gens faisaient le signe de la croix en s'éloignant.

Quoique l'église fût à ben proche d'une demi-lieu du moulin, les sons de la cloche y arrivaient tout à clair.

Quand il entendit le tinton, Joachim Crête eut comme une espèce de remords :

– V'là mênuït, qu'y dit, si on levait la vanne...

– Voyons, voyons, faites donc pas la poule mouillée, hein ! que dit le Sauvageau. Tenez, prenons un coup et après ça je vous fais gratter.

– Ah ! quant à ça, par exemple, t'es pas bletté pour, mon jeune homme !... Sers-toi, et à ta santé !

– À la vôtre, monsieur Joachim !

Ils n'avaient pas remis les tombleurs sus la table, que le dernier coup de cloche passait sus le moulin comme un soupir dans le vent.

Ça fut plus vite que la pensée... crac ! v'là le moulin arrêté net, comme si le tonnerre y avait cassé la mécanique. On aurait pu entendre

marcher une souris.

– Quoi c’que ça veut dire, c’te affaire-là ? que s’écrite Joachim Crête.

– Queuques joueurs de tours, c’est sûr ! que fit l’engagé.

– Allons voir c’que y a, vite !

On allume un fanal, et v’là nos deux joueurs de dames partis en chambranlant du côté de la grand-roue. Mais ils eurent beau chercher et fureter dans tous les coins et racoins, tout était correct ; y avait rien de dérangé.

– Y a du sorcier là-dedans ! qu’y dirent en se grattant l’oreille.

Enfin, la machine fut remise en marche, on graissit les mouvements, et nos deux fêtards s’en revinrent en baraudant reprendre leux partie de dames – en commençant par reprendre un coup d’abord, ce qui va sans dire.

– Salut, Hubert !

– C’est tant seulement, monsieur Joachim...

Mais les verres étaient à peine vidés que les

deux se mirent à se regarder tout ébarouis. Y avait de quoi : ils étaient soûls comme des barriques d'abord, et puis le moulin était encore arrêté.

– Faut que des maudits aient jeté des cailloux dans les moulanges, balbutia Joachim Crête.

– Je veux que le gripette me torde le cou, baragouina l'engagé, si on trouve pas c'qu'en est, c'te fois-citte !

Et v'là nos deux ivrognes, le fanal à la main, à rôder tout partout dans le moulin, en butant pi en trébuchant sus tout c'qu'y rencontraient.

Va te faire fiche ! y avait rien, ni dans les moulanges ni ailleurs.

On fit repartir la machine ; mais ouichte, un demi-tour de roue, et pi crac !... Pas d'affaires : ça voulait pas aller.

– Que le diable emporte la boutique ! vociféra Joachim Crête. Allons-nous-en !

Un juron de païen lui coupa la parole. Hubert Sauvageau, qui s'était accroché les jambes dans queuque chose, manquable, venait de s'élonger

sus le pavé comme une bête morte.

Le fanal, qu'il avait dans la main, était éteint mort comme de raison ; de sorte qu'y faisait noir comme chez le loup : et Joachim Crête, qu'avait pas trop à faire que de se piloter tout seul, s'inventionna pas d'aller porter secours à son engagé.

– Que le pendar se débrouille comme y pourra ! qu'y dit, moi j'vas prendre un coup.

Et, à la lueur de la chandelle qui reluisait de loin par la porte ouverte, il réussit, de Dieu et de grâce, et après bien des zigzags, à se faufiler dans la cambuse, où c'qu'il entra sans refermer la porte par derrière lui, à seule fin de donner une chance au Sauvageau d'en faire autant.

Quand il eut passé le seuil, y piqua tout dret sus la table où c'qu'étaient les flacons, vous comprenez ben ; et il était en frais de se verser une gobe en swignant sus ses hanches, lorsqu'il entendit derrière lui comme manière de gémissement.

– Bon, c'est toi ? qu'y dit sans se revirer ;

arrive, c'est le temps.

Pour toute réponse, il entendit une nouvelle plainte, un peu plus forte que l'autre.

– Quoi c'que y a !... T'es-tu fait mal ?.... Viens prendre un coup, ça te remettra.

Mais bougez pas, personne venait ni répondait.

Joachim Crête, tout surpris, se revire en mettant son tombleur sus la table, et reste figé, les yeux grands comme des piastres françaises et les cheveux drets sus la tête.

C'était pas Hubert Sauvageau qu'il avait devant la face : c'était un grand chien noir, de la taille d'un homme, avec des crocs longs comme le doigt, assis sus son derrière, et qui le regardait avec des yeux flamboyants comme des tisons.

Le meunier était pas d'un caractère absolument peureux : la première souleur passée, il prit son courage à deux mains et appela Hubert :

– Qui c'qu'a fait entrer ce chien-là icitte ?

Pas de réponse.

– Hubert ! insista-t-il la bouche empâtée comme un homme qu’a trop mangé de cisagrappes, dis-moi donc d’où c’que d’sort ce chien-là !

Motte !

– Y a du morfil là-dedans ! qu’y dit : marche te coucher, toi !

Le grand chien lâcha un petit grognement qui ressemblait à un éclat de rire, et grouilla pas.

Avec ça, pas plus d’Hubert que sus la main.

Joachim Crête était pas aux noces, vous vous imaginez. Y comprenait pas c’que ça voulait dire ; et comme la peur commençait à le reprendre, y fit mine de gagner du côté de la porte. Mais le chien n’eut qu’à tourner la tête avec ses yeux flambants, pour y barrer le chemin.

Pour lorsse, y se mit à manoeuvrer de façon à se réfugier tout doucement et de raculons entre la table et la couchette, tout en perdant le chien de vue.

Celui-ci avança deux pas en faisant entendre le même grognement.

– Hubert ! cria le pauvre homme sur un ton désespéré.

Le chien continua à foncer sus lui en se redressant sus ses pattes de derrière, et en le fisquant toujours avec ses yeux de braise.

– À moi !... hurla Joachim Crête hors de lui, en s'acculant à la muraille.

Personne ne répondit ; mais au même instant, on entendit la cloche de l'église qui sonnait l'Élévation.

Alors une pensée de repentir traversa la cervelle du malheureux.

– C'est un loup-garou ! s'écria-t-il, mon Dieu, pardonnez-moi !

Et il tomba à genoux.

En même temps l'horrible chien se précipitait sus lui.

Par bonheur, le pauvre meunier, en s'agenouillant, avait senti quèque chose derrière son dos, qui l'avait accroché par ses hardes.

C'était une faucille.

L'homme eut l'instinct de s'en emparer, et en frappa la brute à la tête.

Ce fut l'affaire d'un clin d'œil, comme vous pensez bien. La lutte d'un instant avait suffi pour renverser la table, et faire rouler les verres, les bouteilles et la chandelle sus le plancher. Tout disparut dans la noirceur.

Joachim Crête avait perdu connaissance.

Quand il revint à lui, quéqu'un y jetait de l'eau frette au visage, en même temps qu'une voix ben connue y disait :

– Quoi c'que vous avez donc eu, monsieur Joachim ?

– C'est toi, Hubert ?

– Comme vous voyez.

– Où c'qu'il est ?

– Qui ?

– Le chien.

– Queu chien ?

– Le loup-garou.

- Hein !...
- Le loup-garou que j’ai délivré avec ma faucille.
- Ah ! ça, venez-vous fou, monsieur Joachim ?
- J’ai pourtant pas rêvé ça... Pi toi, d’où c’que tu deviens ?
- Du moulin.
- Mais y marche à c’te heure, le moulin ?
- Vous l’entendez.
- Va l’arrêter tout de suite : faut pas qu’y marche sus le jour de Noël.
- Mais il est passé le jour de Noël, c’était hier.
- Comment ?
- Oui, vous avez été deux jours sans connaissance.
- C’est-y bon Dieu possible ! Mais quoi c’que t’as donc à l’oreille, toi ? du sang !
- C’est rien.
- Où c’que t’as pris ça ? Parle !

– Vous savez ben que j’ai timbé dans le moulin, la veille de Noël au soir.

– Oui.

– Eh ben, j’me suis fendu l’oreille sus le bord d’un sieau.

Joachim Crête, mes enfants, se redressit sur son séant, hagard et secoué par un frémissement d’épouvante :

– Ah ! malheureux des malheureux ! s’écria-t-il ; c’était toi !...

Et le pauvre homme retomba sus son oreiller avec un cri de fou.

Il est mort dix ans après, sans avoir retrouvé sa raison.

Quant au moulin, la débâcle du printemps l’avait emporté.

Pamphile LeMay

Le loup-garou

I

Si je mens, c'est d'après Geneviève Jambette.

Il y a « beau temps passé » depuis qu'elle nous faisait ses récits de loups-garous, de feux follets et de chasse-galerie. J'allais alors à « l'école de l'église », et je n'étais qu'un gamin espiègle qui faisait des niches à la destinée. J'étais à l'entrée de l'existence, et je regardais la vie par le gros bout de la lunette. Elle se perdait dans un lointain mystérieux. Ô la douce illusion !

Je n'ai fait qu'un pas de l'enfance au vieil âge. Le temps d'espérer en vain, d'aimer en fou, de rêver en poète, de souffrir en martyr, et c'est déjà la vieillesse. Puis, c'est tout. Mais il ne faut pas que je m'oublie à parler de moi : c'est du loup-garou à Geneviève Jambette que je dois vous entretenir aujourd'hui.

Pauvre Geneviève, elle était vieille déjà quand elle nous racontait ses histoires si vraies !

– Satanpiette ! disait-elle, c’est la pure vérité. Demandez à Firmin.

Firmin, c’était son frère.

Geneviève demeurait à deux lieues de l’église, et pour ne pas manquer la messe elle arrivait la veille des fêtes et des dimanches. Combien, dans nos campagnes brûlantes de foi, font ainsi de nos jours ? Pourtant nos maisons hospitalières s’ouvrent encore avec plaisir pour les recevoir.

Elle descendait de préférence chez le père Amable Beudet, où je l’ai bien des fois écoutée. Depuis longtemps la vieille conteuse naïve n’est plus ; bien peu s’en souviennent aujourd’hui. La postérité, pour elle, n’existe pas, car dans son amour de la vertu, elle aurait pu dire comme la Vierge à l’ange : « *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco ?¹* »

¹ « Comment cela serait-il possible puisque je ne connais pas d’homme ? » (Luc, I, 34). Formule utilisée par l’ange Gabriel annonçant à Marie qu’elle enfanterait.

Et ceux qui n'ont pas d'enfants meurent plus profondément que les autres.

– Le loup-garou ! le loup-garou ! me demandez-vous.

Franchement, je ne sais pas trop si je vais me rappeler la chose. Ha ! bon ! Geneviève commençait ainsi :

– Mes petits enfants, il faut aller à confesse et faire ses pâques. Celui qui est sept ans sans faire ses pâques « court » le loup-garou.

– Mais est-ce qu'il y a des chrétiens qui restent sept ans sans communier à Pâques ? disions-nous étonnés.

– Oui, il y en a malheureusement. Ils sont rares, mais il y en a. Et si le monde continue comme il est parti, dans cinquante ans, ça ne sera pas drôle. On ne rencontrera que des loups-garous, la nuit.

– Est-ce que c'est malin, un loup-garou ?

C'est ce pauvre Hubert Beudet qui demandait cela d'un ton gouailleur. Et la vieille répondait :

– C'est effrayant. Ça ressemble à un autre loup, mais ce n'est pas pareil. Les yeux sont

comme des charbons ardents, les poils sont raides, les oreilles se dressent comme des cornes, la queue est longue. Ils rôdent, cherchant qui les délivrera.

– Les délivrer ? Comment ?

– Il faut leur tirer du sang. Une goutte suffirait.

– Et si on tuait le loup-garou ?

– On tuerait un chrétien.

– Pendant le jour, où se cachent-ils, les loups-garous ? fit Élisée, le frère d'Hubert.

– Le jour, ils reprennent leur forme humaine. On ne les distingue point des autres hommes. Au premier coup de minuit la métamorphose se fait, et elle dure jusqu'à la première lueur de la « barre » du jour.

Ici, la conteuse crédule toussait, reniflait une prise, déployait son mouchoir de poche à grands carreaux, et nous enveloppait d'un regard vainqueur. Puis elle reprenait sur un ton confidentiel :

– Firmin, mon frère, en a délivré un. Il y a plusieurs années de cela. Il a failli perdre

connaissance. Il ne s'y attendait pas, et il croyait avoir devant lui un vrai loup des bois qui voulait le dévorer.

– Non ! Pas possible ! Vous vous moquez de nous !

– Satanpiette ! c'est la pure vérité. Demandez à Firmin. Vous ne croyez peut-être pas aujourd'hui, car vous êtes jeunes ; vous grandirez et vous comprendrez mieux alors les châtiments du ciel.

Voici donc l'histoire du loup-garou délivré par Firmin, le frère de Geneviève.

II

Misaël Longneau, du Cap-Santé, et Catherine Miquelon, de chez nous, allaient contracter mariage. Le troisième ban venait d'être publié. La connaissance des contractants s'était faite l'hiver précédent, à l'époque du carnaval. Les Miquelon étaient allés voir un de leurs parents, au Cap-Santé, et les jeunes gens s'étaient rencontrés

là, en soirée. Ils avaient dansé ensemble, ensemble ils s'étaient assis à la table pour le réveillon.

Catherine avait croqué de ses belles dents blanches la croûte dorée d'un pâté ; Misaël avait rempli son verre plus d'une fois, le gaillard, car il était noceur en diable.

Quand le père Miquelon attela pour s'en revenir, le lundi gras dans la relevée, Misaël, qui était fier de montrer son jeune cheval, son harnais blanc et sa « carriole » vernie de frais, proposa à Catherine de la reconduire chez elle. La jeune fille n'eut garde de refuser. Le « pont » était pris. Une glace vive et miroitante couvrait toute la largeur du fleuve, depuis la rivière Portneuf jusqu'à la Ferme.

Il fallait entendre le trot rapide des chevaux, et le chant des « lisses » d'acier sur la route sonore. Les « balises » de sapin fuyaient, deux par deux, comme si elles eussent été emportées par un torrent. Mais les jeunes gens ne regardaient guère la plaine nouvelle, et n'écoutaient guère la sonnerie des grelots de cuivre. Ils se regardaient à

travers le frimas léger qu'une buée froide attachait à leurs cils ; ils écoutaient la voix suave qui montait du fond de leurs cœurs.

Ils arrivent au terme du voyage qui ne leur parut pas long. Ils avaient perdu l'idée de la distance et du temps. Ainsi font les heureux. Ceux qui souffrent éprouvent le contraire : le temps leur dure et le chemin n'a plus de bout.

Misaël « enterra » le mardi gras auprès de sa jeune amie. Un enterrement joyeux, celui-là. Pas de tombe noire ni de cierges mélancoliques ; pas de psaumes lugubres ni de fosse béante où s'entassent, avec un bruit sinistre, les pelletées de terre bénite ; mais une table chargée de mets appétissants, des bougies pétillantes, des refrains égrillards, des verres profonds où tombaient avec un gai murmure, les gouttes d'or de la vieille « jamaïque ». Les dépouilles mortelles, c'étaient toutes les aimables folies auxquelles on disait adieu.

III

Les amours fidèles de Catherine et de Misaël duraient depuis un an, et le mariage devait avoir lieu après le carême.

En ce temps-là le carême était rude : l'abstinence et le jeûne recommençaient chaque jour. Nos pères étaient de grands pécheurs ou de grands pénitents. Mais ils étaient forts, nos pères, récupérant leurs forces dans la vie des champs et respirant l'arôme vivifiant des bois. Nous, leurs fils dégénérés, faisons-nous bien le reproche de dévaster nos campagnes et de respirer trop l'air impur des villes. Retournons à la charrue, plantons des arbres autour de nos demeures et nos fils, plus robustes et plus vertueux que nous, feront, pendant de longs carêmes, pénitence pour nos péchés.

Donc, le troisième ban venait d'être publié. Le « marié » était arrivé chez sa future, avec son garçon d'honneur, son père et plusieurs de ses amis. Chacun se disputait le plaisir de les

héberger. C'était la veille du mariage, et il fallait fêter la « mariée ». Les invités se rendirent, le violonneux en tête, chez le père Miquelon. Ils venaient dire un tendre adieu à la jeune fille qui s'apprêtait à soulever un coin du voile mystérieux, derrière lequel se dérobent les femmes graves et les matrones prudentes. Ils venaient lui faire des souhaits qui jetteraient un peu de trouble dans son âme inexpérimentée.

Les noces allaient être joyeuses ; elles commençaient si bien. Les violons vibraient sous le crin rude des archets ; les danses faisaient entendre au loin leurs mouvements rythmés ; les pieds retombaient en mesure comme les fléaux des batteurs de grain. Or, pendant que le rire s'épanouissait comme un rayonnement sur les figures animées, et que les refrains allègres se croisaient comme des fusées dans l'atmosphère chaude, le premier coup de minuit sonna. Le « marié » s'esquiva sournoisement. Il sortit.

Minuit, c'était l'heure marquée pour le départ. Les violons détendirent leurs cordes mélodieuses et ne chantèrent plus. Le garçon d'honneur

s'avança alors dans la foule agitée par le plaisir et demanda :

– Le « marié » est-il ici ? Il faut qu'il me suive ; il est encore mon prisonnier. Demain, une jolie fille le délivrera.

Ce fut d'abord un éclat de rire. Puis, après un moment, l'un des convives dit qu'il l'avait vu sortir, au coup de minuit, par la porte de derrière. Il était nu-tête.

On attendit quelques instants, le garçon d'honneur entrouvrit la porte et jeta un coup d'œil au dehors. Il ne vit personne.

Il alla s'enquérir. Au bout d'un quart d'heure il revint, seul.

– C'est singulier, remarqua-t-il.

– L'avez-vous appelé ? lui demande-t-on.

– Oui, mais inutilement.

Catherine, la fiancée, devenait inquiète.

– Il va rentrer, disait-on ; il ne peut rien lui arriver de fâcheux.

– Qui sait, encore ?... Un étourdissement, une

chute...

Tous les hommes sortirent à sa recherche. Ils allèrent dans la grange, sur le fenil, dans la « tasserie », à l'écurie et à l'étable, dans les stalles des chevaux et des bêtes à cornes, dans les crèches, partout.

Une heure sonna et Misaël n'était pas revenu. Des femmes se mirent à pleurer. Catherine paraissait toute pâle à la lumière des bougies, et une profonde angoisse lui serrait le cœur. Elle souffrait.

Aux coups de deux heures, la plupart des hommes étaient rentrés. Ils causaient à voix basse, comme auprès d'un mourant. Tout à coup la porte s'ouvrit et le « marié » parut. Il était livide. Cependant ses yeux étincelaient encore. Du sang coulait le long de son bras, et se montrait sur ses mains glacées. Firmin le suivait, blême, et l'air hébété d'un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille, s'il a fait un rêve affreux ou un acte atroce.

– D'où viens-tu, Misaël ? que t'est-il donc arrivé ? demanda le garçon d'honneur.

Il expliqua assez gauchement qu'il avait éprouvé un singulier malaise, et qu'il était sorti pensant bien que l'air froid le remettrait, qu'il était tombé sur la glace, s'était fait une blessure à l'épaule et que cette blessure lui avait fait perdre connaissance.

Firmin le regardait avec de grands yeux animés. Il aurait bien voulu parler, c'était visible, et il laissait voir qu'il en connaissait long, par ses signes de tête et ses haussements d'épaules. Il n'en fit rien cependant. La blessure fut pansée. On aurait dit un coup de couteau. Il y a des glaçons qui tranchent ou percent comme des poignards.

La gaieté revint. On but une dernière rasade, et, le lendemain matin, la cloche carillonna l'heureux mariage de Catherine avec Misaël.

– Et le loup-garou, qu'en faites-vous ?

– Attendez une minute.

Avant la messe, Misaël entra au confessionnal. Il y resta longtemps. Firmin recommença ses gestes et ses signes de la veille, mais avec des

airs d'approbation. Il ne souffla mot, car il avait promis de ne point parler.

Or, voici ce qui était arrivé cette nuit-là. Chacun cherchait de son côté le disparu. Firmin pensa qu'il pouvait être allé à l'écurie voir à son jeune cheval. Pourtant, nu-tête, ça n'avait guère de bon sens. N'importe, il s'y rendit. Comme il allait mettre la main sur le crochet de fer qui tenait la porte fermée, il entendit marcher sur la neige, derrière lui. Il crut d'abord que c'était quelqu'un de la noce. Tout autre pouvait bien comme lui aller jeter un coup d'œil aux animaux. Il se retourna. Une bête de la taille d'un gros chien, mais plus élancée, venait par le sentier qui reliait la grange à la maison. Elle était noire et ses yeux étaient rouges et flamboyants. Firmin, brave d'ordinaire, eut peur, tellement peur qu'il resta là, sans ouvrir, immobile, incapable de faire un pas. L'animal s'avavançait vers lui et le regardait. Il crut qu'il allait être dévoré. L'instinct de la conservation lui revint alors, il fit sauter le crochet de fer et se précipita dans l'écurie. La bête redoutable entra avec lui. Il fit le signe de croix, tira son couteau de poche et s'apprêta à

défendre sa vie. Il pensait bien que c'était un loup véritable. L'animal se dressa, lui mit sans façon, sur les épaules, ses pattes velues, et allongea, comme pour le mordre ou le lécher, son museau pointu d'où s'exhalait un souffle brûlant. Firmin frappa. Le couteau atteignit l'épaule et fit couler le sang. Aussitôt le loup disparut, et un homme blessé à l'épaule surgit on ne sait d'où.

– Vous m'avez délivré, merci, fit cet homme.

– Comment, Misaël, c'est vous ?

– Oh ! n'en dites rien, s'il vous plaît !

– Vous « courez » le loup-garou ?... Mon Dieu ! qui aurait pensé cela ?... Il y a donc sept ans que vous n'avez pas fait vos pâques ?

– Sept ans ; mais ne parlez pas de cela, je vous en prie. Je vais aller à confesse demain matin, et je serai bon chrétien à l'avenir.

– Le jurez-vous ?

– Je le jure !

– Je serai à l'église, et si vous ne tenez point votre parole, je dirai tout. Le mariage sera manqué.

– C’est entendu.

* * *

La voilà finie, cette histoire.

Geneviève Jambette avait le soin d’ajouter :

– Firmin, mon frère, n’a jamais soufflé mot de cette histoire ; elle n’a jamais été connue.

Ça finissait par un éclat de rire.

Vous allez me dire, peut-être, que vous ne croyez pas un mot de tout cela...

Eh bien ! moi non plus.

Benjamin Sulte

Le loup-garou

Ah ! les histoires merveilleuses, surnaturelles, incroyables, je les adore !

Les récits de vrais revenants qui vous donnent la chair de poule à gros grain, c'est cela qui captive l'attention !

Les aventures mystérieuses, horribles, *cauchemaresques*, ne les aimez-vous pas comme moi ?

Je vais vous narrer ce qui, à ma connaissance, a eu lieu dans les bois du Saint-Maurice, voilà un peu plus de trente ans.

J'ai vu, je le répète – vu de mes yeux.

Le lecteur va se dire :

– Enfin ! je rencontre un conteur qui n'a rien emprunté à un autre conteur, car il a été témoin du fait – ce qui est bien le merle blanc à trouver lorsque l'on parle d'histoire de loup-garou.

Soyons tout oreilles.

C'est très aimable de votre part, ami lecteur, très aimable, aussi vais-je faire de mon mieux, pour mériter votre confiance.

Entrons en matière, c'est un de mes amis qui parle :

J'étais en tournée dans les chantiers du haut de la rivière aux Rats, dit-il, et je venais de me débotter devant la cambuse de Pierre Miron, contremaître de chantier, lorsque le cuisinier, me tirant à part, me confia une grande nouvelle.

Le diable rôdait dans les environs en personne naturelle !

Tout ce qu'il peut y avoir de plus diable et de plus vivant !

– Bah ! tu badines, lui dis-je.

– Badiner, Monsieur ? moi badiner avec ces choses-là ! le bon Dieu m'en préserve ! Ce que je vais vous dire est « hors du commun ». Écoutez-moi un instant, je vous prie.

– Parle, parle, tu m'intéresses déjà rien qu'avec tes airs et ta mine effrayée.

– Eh bien, Monsieur, je dois vous dire que voilà une semaine, le gros Pothier est parti « de la campe » le soir pour tirer de l'eau à la fontaine, à deux petits arpents d'ici. Il n'était pas à cinquante pieds qu'il revint en courant comme un homme poursuivi et nous assura qu'il avait reçu un coup de bâton sur la tête. En effet, il avait une écorchure au cou près de l'oreille. Comme son casque était tombé et qu'il n'avait pas pris le temps de le ramasser pour s'enfuir, et comme d'un autre côté on voulait savoir d'où venait l'attaque, plusieurs hommes se rendirent sur les lieux, mais sans succès. Il fallut revenir. Je suivais les autres, et sans m'en apercevoir, je me trouvais le dernier, lorsque tout à coup je fus aveuglé par une « claque » sur chaque œil et je sentis qu'on me saisissait aux cheveux. Vous pensez si je criais ! Quand on me releva, je n'avais presque pas de connaissance...

– Tu avais donc été frappé bien fort ?

– Pour ce qui est de ça, oui, une paire de « claques » terribles, mais c'est tout... excepté que mon casque avait disparu ; c'est en me

l'enlevant que le manitou m'avait tiré les cheveux.

– Comment expliques-tu cela ?

– Personne ne peut l'expliquer. Il y a des gens qui prétendent que nous avons affaire à l'âme d'un charretier de bœufs, mort en reniant Dieu dans ces endroits ici, il y a plusieurs années ; d'autres disent d'autres choses, mais c'est une affaire effrayante tout de même. Demain, nous quitterons tous le chantier.

Comme le cuisinier achevait ces mots et que je me récriais contre la décision qu'il venait de m'annoncer, Pierre Miron, suivi de tous ses hommes, entra dans la « campe ».

– Qu'est-ce que cela veut donc dire, Pierre ? vous parlez de départ ! En plein mois de janvier, vous n'ignorez pas la perte que cela devra occasionner.

– Ah ! M. Charles, ce n'est pas un badinage – je suis resté le dernier à méconnaître le sortilège, mais hier soir, je me suis rendu à l'accord général. C'était le sixième casque qui partait...

- Le sixième casque, celui de France Pigeon.
- Le cinquième était celui de Philippe Lortie.
- Le quatrième, celui de Théodore Laviolette.
- Le troisième...

– Ah ça ! leur dis-je en cherchant à me montrer un peu en colère, êtes-vous tous devenus fous ! Quel conte bleu me faites-vous là ; on croirait, à vous entendre, que le diable loge ici.

– M. Charles, reprit Miron d'un air grave et convaincu, c'est une affaire sérieuse comme personne n'en a vu.

– Eh bien ! mes amis, leur dis-je à tous, si vous voulez rester ici ce soir, je tâcherai de me convaincre par moi-même de ce que l'on dit. Demain avant-midi, Olivier Lachance, contremaître en chef, doit me rejoindre ; nous déciderons alors ce que nous aurons à faire.

– Convenu ! mais pas plus tard que demain.

– Pas plus tard que demain.

Le souper fut servi au crépuscule, ce qui était nouveau au chantier, où le travail dans la forêt

durait d'ordinaire « jusqu'aux étoiles ». Personne ne voulait plus rester hors du campement à l'heure où la nuit succède au jour, comme disent les gens qui s'expriment en belles paroles mesurées par cadence, avec des rimes au bout des lignes.

Quand ce fut sur les huit heures, je proposai d'accompagner celui qui voudrait se rendre à la fontaine, puiser de l'eau. Je promettais de « couper » l'eau avec le contenu d'un flacon de genièvre, *vulgo* « gin ».

Personne ne répondit à l'invitation.

Je ne voulais cependant pas en démordre. Je me levai tranquillement, coiffai mon casque avec un soin que je désirais que l'on remarquât, et prenant en main une chaudière, je me dirigeai vers la porte en disant :

– J'irai bien tout seul !

Rendu dehors, tous les hommes étaient sur mes talons, protestant de leur bonne volonté, mais soutenant aussi que le diable allait encore nous jouer quelque nouveau tour.

– Bah ! leur dis-je en plaisantant, pour voir à quel point le sentiment de cette terreur extraordinaire les dominait, – j’ai déjà « délivré » un loup-garou ; il ne me sera pas difficile d’en rencontrer un second.

Nous allâmes à la fontaine. C’était une claire fontaine comme toutes celles que vous connaissez. Le cuisinier rapporta la chaudière pleine d’eau. Nous l’escortions en masse serrée ; – rien d’étrange ne signala notre marche, soit en allant soit en revenant.

Le genièvre coula jusqu’à la dernière goutte du flacon. À la ronde finale, les plus nerveux parlaient de sortir et de provoquer en combat singulier le manitou du Saint-Maurice. En homme rusé, je soutenais que personne n’oserait accomplir cette prouesse. Au plus fort de la contestation, la porte s’ouvrit brusquement et Olivier Lachance entra.

– Bonsoir la compagnie, dit-il. Je suis venu plus tôt que vous ne m’attendiez, parce qu’au chantier voisin j’ai entendu raconter des histoires qui ne me vont pas du tout.

Pierre Miron l’invita à s’asseoir. Je lui dis que l’affaire en question me paraissait prendre une tournure alarmante. Bref, nous lui contâmes tout ce qui pouvait l’éclairer sur la situation.

Olivier est un homme tout d’une pièce, physiquement et moralement. Il eut bientôt pris un parti.

– Pierriche, dit-il, en s’adressant au petit garçon qui dans les chantiers sert de marmiton et d’aide au cuisinier, tu vas aller tout seul, puiser de l’eau à la fontaine, et moi je vais te suivre de l’œil, mais de l’œil seulement. Ne crains rien. Et vous autres, reprit-il, en se tournant vers les hommes, restez tranquilles – je défends que l’on cherche même à savoir ce que je vais faire.

Le petit garçon ne paraissait pas du tout rassuré.

– Voyons, lui dit fermement Olivier, tu n’as que faire de t’épeurer, je sais ce que c’est, et je te promets qu’il ne te sera pas fait de mal. À présent, prends la chaudière et surtout mets le plus gros casque du campement, c’est le point principal. Vous, M. Charles, veuillez rester ici à

surveiller les hommes ; je ne veux pas qu'ils me voient agir. Viens, mon garçon, termina-t-il en emmenant Pierriche. Et la porte se referma sur eux. Ils étaient dehors.

Pendant dix minutes personne ne souffla mot autour de moi. Un malaise indéfinissable accablait tous les esprits. Ce silence fut rompu par des cris de détresse poussés par Pierriche et le gros rire de Lachance qui rentra presque sur le coup en tenant l'enfant par la main.

Le mystère était expliqué. Olivier avait vu le manitou !

Nous n'avions pas assez de paroles pour formuler toutes nos questions. Peine inutile, Olivier prétendait garder son secret jusqu'au lendemain.

Quant à l'enfant, interrogé, il répondit qu'il n'avait rien vu.

– En sortant, dit-il, M. Lachance se cacha, et moi je marchai vers la fontaine ; je savais qu'il ne me perdait pas de vue ; la nuit n'était pas très noire. Tout à coup, je l'entendis qui me disait :

« Vite, vite, Pierriche, reviens ! » C'est alors que je criai, car, en l'entendant m'appeler ainsi, j'eus peur qu'il y eût du danger ; mais lui, il riait.

C'était tout. Impossible d'en savoir plus long. Je ne tentai même pas de faire parler Lachance sur ce sujet, car sa première parole en réponse aux interpellations des hommes du chantier avait été : « Vous saurez cela demain, soyez tranquilles. »

* * *

Le lendemain arriva. Dès sept heures du matin l'ouvrage recommençait dans la forêt pour se continuer jusqu'au soir.

Lachance, Pierriche et moi, nous restions au chantier.

Vers huit heures, Lachance avait chaussé ses raquettes, et une hachette à la main il allait d'un arbre à l'autre, choisissant les plus gros autour de notre logis, et frappant sur le tronc avec le dos ou la tête de son arme. Après chaque coup il levait

les yeux vers le faîte de l'arbre et attendait un instant.

Au cinquième arbre, il poussa un cri de triomphe :

– Nous le tenons !

– Qui ?

– Le diable ! Le loup-garou. Tenez, regarder dans la fourche, là-haut.

Nous regardons. Effectivement, dans une grosse fourche du dernier arbre frappé par Lachance, il y avait un être vivant, dont les gros yeux et la mine renfrognée manifestaient une mauvaise humeur mal contenue.

C'était un très gros hibou gris.

Lachance eut bientôt saisi sa carabine de chasse et abattu le gibier, qui à l'examen se trouva être prodigieusement fort, un roi de l'espèce.

– Hier soir, nous dit Lachance, quand je l'aperçus tout à coup qui planait au-dessus de la tête de Pierriche, j'eus peur pour cet enfant. Vrai, je le trouvais si puissamment découplé que je le

croyais capable d'enlever le petit marmiton tout grandi. Mais au son de ma voix, il tarda de s'abattre et Pierriche eut le temps de revenir à moi. Du reste, en écoutant les récits des gens du chantier, j'avais déjà acquis la certitude qu'il devait y avoir du hibou là-dedans. Ces animaux-là sont plus effrontés qu'on ne le pense, et les plus gros comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abattant sur sa victime le hibou frappe, comme l'aigle, un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

– Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

– Hé ! pardine, oui ! Dans le nid de l'oiseau vous les trouverez toutes les sept, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.

* * *

Le soir arriva. Chacun au retour de l'ouvrage de la journée s'informait du résultat des recherches de Lachance.

– Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

L'art avec lequel notre contremaître en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défie toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêt d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire, et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

Le souper fini, il appela quelques-uns des bûcherons, leur fit prendre des haches, et accompagné de tout le monde, il marcha droit à l'arbre du hibou.

– Abattez-moi ça, commanda-t-il.

Sans hésiter, les bûcherons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but

de ce singulier travail.

Enfin l'arbre tomba.

– C'est bon, dit Lachance, en regardant les hommes, rentrons au chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche, très visible d'ailleurs.

On se figure aisément si la surprise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'immense nid de hibou ; il en tira les sept casques en peu de temps.

Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

Figurons-nous la gaieté des hommes pendant que le cuisinier retirait leurs couvre-chefs de la cachette de l'oiseau, et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

La troupe joyeuse fit irruption autour de la cambuse en criant : « Hourra pour M. Lachance ! »

Lachance fumait tranquillement sa pipe et les

regardait impassiblement.

À terre devant ses pieds était le corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

– Hourra pour M. Lachance !

– Oui-da ! riposta Lachance, une belle affaire !
Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir !

Table

Wenceslas-Eugène Dick	4
<i>Une histoire de loup-garou</i>	5
Charles-Marie Ducharme	24
<i>Boule de neige et loup-garou</i>	25
Honoré Beaugrand	39
<i>Le loup-garou</i>	40
Louvigny de Montigny	55
<i>Une histoire de loup-garou</i>	56
<i>Un loup-garou</i>	73
Louis Fréchette	96
<i>Le loup-garou</i>	97
Pamphile LeMay	119
<i>Le loup-garou</i>	120
Benjamin Sulte	135
<i>Le loup-garou</i>	136

Cet ouvrage est le 116^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.